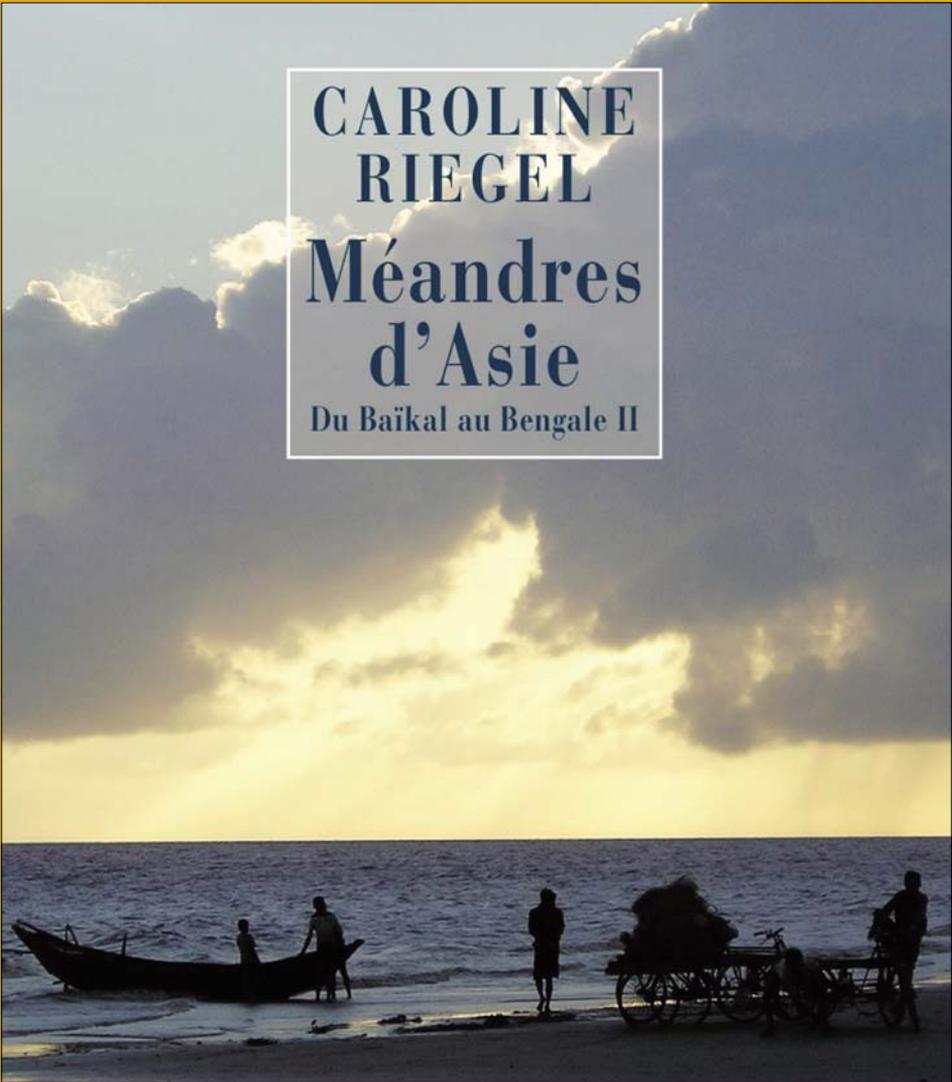


# AVENTURE





CAROLINE  
RIEDEL  
Méandres  
d'Asie  
Du Baïkal au Bengale II

**TOISON D'OR DU LIVRE D'AVENTURE VÉCUE**  
*au Festival international du film d'aventure de Dijon 2008*

PHÉBUS

n° 118 - Nov. - Déc. 2008

Directeur de la publication : Patrick Edel

Rédactrice en chef : Cléo Poussier-Cottel

**Avec la participation de :**

France Altbélli, Clara Arnaud, Alexandre et Astrid Bazaille, Matthieu de Bénazé, Armelle et Vidian de La Brosse, Alexandre Chabot, Jean-Christophe Crespel, Arnaud D'Aunay, Véronique Demont, Nadia Dhifallah, Guy Duhard, Guillemette Durdan, Chantal Edel, Joséphine Flé, Vincent Godement, Sara Haba, Elisabeth de Jousseineau, Sophie Landel, Virginie Lequien, Roger Lothon, Frédéric Marquet, Aurélie Nogues, Fabrice Pate, Christophe Tattu, Sylvain Tesson, Servane de Trogoff, Cécile Vilnet, Edith Zenou et les témoins pour les Missions : Hélène, Marie-Lys, Myriam, Ronan et Wilfried.

**Administration, rédaction,**

**abonnements, publicité :**  
 Guilde européenne du raid  
 11 rue de Vaugirard - 75006 Paris  
 Tél. : 01-43-26-97-52  
 Fax : 01-46-34-75-45  
 www.la-guilde.org

**Abonnement :** 6 numéros / 19 euros

Seuls les articles signés «s-qualité par les membres de la Guilde engagent l'association. Tous droits de reproduction réservés.

**N° CPPAP :** 0212 G 83995

**N° ISSN :** 1298-7182

**Périodicité :** trimestrielle

**Mise en pages :** www.pacopao.info

**Imprimerie :** JOUVE

11 boulevard Sébastopol,  
 B.P. 2734, - 75027 Paris Cedex 01

## Des actions de valeur

Le voyage et la découverte, sous-titre de notre revue au siècle dernier, y sont associés, et particulièrement dans ce numéro, aux différentes formes de solidarités actives avec les populations. À l'image de la Guilde, devenue logiquement l'ONG de l'aventure comme d'autres sont issues de différents milieux professionnels ou confessionnels, ce numéro décline ainsi, à travers micro-projets, volontariats et projets de développement, de beaux exemples d'engagements qui parfois par leur seule présence – ainsi à Kaboul (p. 5), à Jenine en Palestine (p. 15), ou dans l'Azawak (p. 19) – jouent déjà un rôle important. Tel l'exemplaire projet « Songhaï » au Bénin (p. 17), elles s'inscrivent dans ce courant d'entrepreneurs sociaux que sont de longue date les ONG et leurs « activités génératrices de revenu » alliant l'esprit d'entreprise à une finalité sociale. Elles se reconnaissent en Muhammad Yunus qui, au-delà du micro-crédit, a engagé des partenariats avec des entreprises comme Danone et qui coprésidait avec Martin Hirsch – dont le revenu de solidarité active en France participe du même esprit – le lancement d'une chaire HEC que nous présenterons dans notre prochain numéro consacré aux Solidarités Étudiantes. C'est une nouvelle troisième voie entre une économie qui se repent d'avoir trop cédé à l'avidité financière et un secteur social ayant tendance à s'estimer, par principe, étranger aux dynamiques économiques.



Quant aux autres visages de l'aventure, la belle aquarelle de notre couverture, offerte par l'un des meilleurs peintres illustrateurs actuels, nous invite à découvrir d'Aunay, à la recherche d'Aunay à Aunay Bugt (p. 21). C'est un autre étonnant personnage que raconte Chantal Edel (p. 25), meilleure historienne de l'exploration au XIX<sup>e</sup> siècle que je connaisse et personnalité attachante. Enfin, le professeur Tesson, par son enseignement dans les universités de l'Extrême-Orient russe (p. 27) ; Clara Arnaud, seule à travers la Chine jusque chez les mythiques Goloks qui furent fatals à Louis Liotard (p. 29) ; Vidian et Armelle de La Brosse pendant 9 mois jusqu'au Zanskar (p. 33), et plusieurs autres, attestent d'une heureuse permanence de l'esprit d'aventure.

Tous nos vœux d'une nouvelle année qui puisse vous laisser la fierté d'une mission accomplie.

Patrick EDEL

### SOMMAIRE

**2 VISAGES DE LA SOLIDARITÉ**

**2 L'Agence des Micro-Projets**

- Le tourisme, outil de développement au Mali
- Tlatzumaque Sohuame
- Une maison à Kaboul

**7 Le Volontariat de Solidarité Internationale**

- Statistiques nationales
- Le retour des Volontaires de Solidarité Internationale

**9 Le Congé de Solidarité Internationale**

- Véronique Laville nous parle de sa mission
- La vision de l'employeur

**11 Les volontaires artisans du Cosame**

- Collectif India
- Programme arcenciel au Liban

**13 Les Missions d'été**

- Témoignages des Missions 2008

**15 Des projets pour le développement**

- Hakoura
- L'eau... tège...
- Le centre Songhaï
- L'Azawak

**21 VISAGES DE L'AVENTURE**

- À la recherche de La Lilloise
- Voyages et aventures du faux derviche Arminius Vambéry
- Du français en Russie
- Sur les chemins de la liberté
- La Chine chemin faisant
- Sur le Zanskar gelé
- Duo des cimes
- Écolo mules
- À portée de mains

@ news

Recevez chaque mois la Newsletter de la Guilde ! Inscrivez-vous dès aujourd'hui sur :

[www.la-guilde.org](http://www.la-guilde.org)

**En couverture :** Aquarelle de Arnaud d'Aunay, 2007. Expédition « À la recherche de La Lilloise », côte de Blossville et Baie d'Aunay, Groenland, été 2009.

# VISAGES DE LA SOLIDARITÉ

## L'Agence des Micro-Projets

### Qu'est-ce que l'Agence des Micro-Projets ?

Créée en 2000, l'Agence des Micro-Projets est un programme de la Guilde, bien sûr destiné aux petites et moyennes associations françaises mais aussi aux autres acteurs de la solidarité internationale. En effet, pour mener à bien ses missions, elle a établi nombre de partenariats avec d'une part des institutions publiques comme le Ministère des Affaires Étrangères et Européennes, l'Agence Française de Développement ou des collectivités territoriales mais aussi avec des structures de droit privé comme des associations, des coordinations régionales ou des entreprises.

### Qu'est-ce qu'un micro-projet de solidarité internationale ?

En voici les principales caractéristiques :

- Le micro-projet répond aux besoins de base des populations des pays en développement.
- Il prend appui sur des partenaires locaux, pleinement investis, fiables et motivés.
- Il concerne des domaines très divers : éducation, santé, développement rural, développement économique, culture, nouvelles technologies, droits de l'homme...
- Il consiste en des constructions, rénovations ou équipements de structures, formations, structuration de filières.
- Son budget total (inférieur à 65 000 €) est trop faible pour que l'association puisse obtenir des co-financements institutionnels.

### Quels services sont offerts par l'Agence ?

Ces services s'articulent autour de trois axes :

#### 1. Un appui au montage de projet

L'Agence propose des formations à la conception et au montage de micro-projets, à Paris et en province, ainsi que des entretiens/conseils gratuits pour les associations porteuses de projet.

#### 2. Des financements

L'Agence des Micro-Projets gère plusieurs dispositifs de financement. Le plus ancien, les Dotations des Solidarités Nord/Sud, principalement abondé par le Ministère des Affaires Étrangères et Européennes, accorde des financements compris entre 1 500 et 7 500 € à l'occasion de deux sessions annuelles. Le plus récent est cette fois mis en œuvre en partenariat avec la Compagnie Régionale des Commissaires aux Comptes de Paris (CRCCP). Il vise à mobiliser la générosité des membres de la Compagnie au travers d'une sorte de bourse aux projets figurant sur le site Internet de la CRCCP.

#### 3. Un centre de ressources/une offre d'expertise

Une banque de projets figurant sur le site de l'Agence permet la mise en réseau des acteurs ainsi que la capitalisation des expériences puisque les évaluations réalisées sur le terrain y sont accessibles. Le site [www.microprojets.org](http://www.microprojets.org) facilite quant à lui la recherche de financements spécifiquement destinés aux micro-projets. L'expertise de l'Agence est enfin régulièrement sollicitée dans le cadre de manifestations, d'autres dispositifs de financement ou d'accompagnement associatif.

## Le tourisme

**Lauréate d'une dotation en 2008, Voyage en Solidaire est une association fondée en 2003. Elle est née de la passion commune de ses membres fondateurs pour le voyage et la découverte d'une part, et de l'envie de s'engager vers un développement solidaire des pays du Sud d'autre part. Dans cette perspective, elle a imaginé la création du campement Nyogondeme (« solidarité » en Bambara) dans le village de Sirabougou au Mali.**

Le but du projet est d'utiliser le tourisme comme un moyen de développement local, de créer une gestion solidaire de cette activité permettant d'en utiliser les bénéfices pour des projets de développement, de s'appuyer non sur l'assistantat des populations mais sur la création d'une activité économique durable aboutissant à l'autonomie des populations.

Après des actions de sensibilisation et de mobilisation de la population autour du

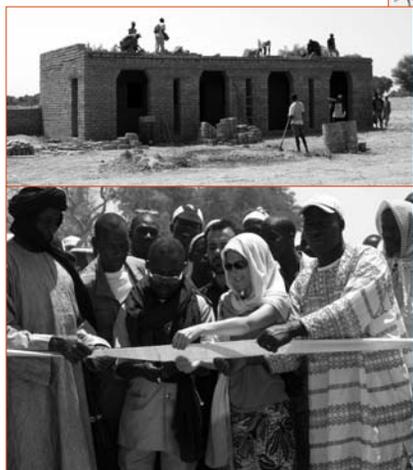
### Outil de développement au Mali.



projet, et grâce en partie à la Dotation des Solidarités Nord/Sud accordée par l'Agence des Micro-Projets, le campement a été construit par un maçon de Djenné avec la participation des habitants. D'architecture locale en « banco », il présente un confort sommaire mais agréable (lampe à pétrole et douche au seau). La décoration a été réalisée par les artisans du village (tissages, statues...). Le campement est géré par un comité de gestion bénévole nommé par les chefs de village.

Le comité de gestion a recruté une petite équipe locale (cuisinier, gardien, gérant) qui a bénéficié d'une formation dans un hôtel de la région suivie d'une mise en situation en présence de bénévoles de l'association « Voyage en Solidaire ». Elle est rémunérée en fonction de l'activité.

Situé sur les rives du Bani (un des affluents du fleuve Niger), à 20 km de Djenné, Sirabougou regroupe trois petits villages où les habitants, peulh, bambara



[www.voyage-en-solidaire.com](http://www.voyage-en-solidaire.com)



Photos © Voyage en Solidaire

et bozo, vivent de l'élevage, de l'agriculture et de la pêche. La diversité culturelle, bien qu'éventuelle source de différence de point de vue et de compromis à savoir appréhender, présente également une véritable richesse pour le développement touristique du village. Les difficultés d'accès (absence de routes goudronnées) en font un village retransché qui souffre de problèmes d'approvisionnement, mais aussi un lieu « neuf », suffisamment isolé pour ne pas attirer un tourisme de masse.

Les séjours au campement s'inscrivent dans le cadre d'un tourisme éthique et responsable. Ils sont régis par une charte à laquelle visiteurs et villageois ont été sensibilisés et adhèrent de fait. Afin d'éviter les dérives bien avérées aujourd'hui des pratiques touristiques dans les pays en voie de développement, une attention particulière est portée aux relations entre locaux et touristes et au respect des conditions de vie de chacun.

Le campement a accueilli avec succès ses premiers visiteurs, clients du voyageur « Explorator ». À cette occasion, l'équipe ainsi que le comité de gestion ont montré leur motivation, leurs compétences et ont fait preuve d'une grande capacité d'adaptation. Les visiteurs quant à eux ont apprécié l'authenticité de leur séjour.

Aujourd'hui, l'objectif est d'attirer des visiteurs en renforçant nos actions de commercialisation et de promotion. Cette démarche est facilitée par le fait que les membres fondateurs de l'association au Mali comme en France sont des professionnels du tourisme. Nous devons par ailleurs poursuivre la sensibilisation et la formation en particulier au niveau de la gestion et de la trésorerie. Il est prévu de construire un puits près du campement qui serve à la fois à l'activité touristique et au village et d'installer des panneaux solaires. Une pirogue, enfin, est en construction pour acheminer les touristes.

Elle sera utilisée hors saison pour le transport des habitants et devrait favoriser le désenclavement du village.

L'association a apporté un soutien technique et matériel. Maintenant que les populations sont autonomes, elle devient un simple facilitateur en France.

par **Elisabeth DE JOUSSINEAU**  
Présidente de l'association Voyage en Solidaire



# Tlatzumaque Sohuame

*Femmes nahuatl brodeuses du Mexique.*

Depuis 2007, le projet Tlatzumaque Sohuame Atla, porté par l'association grenobloise « Arrière-Cour » et l'association mexicaine « Beguinas AC » réunit une trentaine de femmes indiennes nahuatl de la Sierra Norte de Puebla autour d'un projet productif artisanal, visant à l'amélioration des conditions de vie des femmes et des familles. Ce projet a bénéficié d'un financement de l'Agence des Micro-Projets de 3 000 €, soutien indispensable au développement de nos activités.

La campagne mexicaine traverse une profonde crise, liée aux politiques néolibérales fermant l'accès aux marchés nationaux des petits producteurs indiens. Des milliers de ruraux n'ont d'autre alternative que de migrer vers les principales zones de travail, pour constituer une main-d'oeuvre bon marché. Les femmes se retrouvent souvent seules dans la communauté, dépendant économiquement de leurs époux, dans une culture marquée par la soumission féminine et affaiblie par une tension entre tradition et modernité.

Le surgissement de « la modernité » génère de nombreux besoins qui mettent en péril l'autosuffisance qui caractérisait ces populations jusque dans les années 1970. La pauvreté est une réalité, mais la présence d'argent au sein des communautés est indéniable ; cependant, celui-ci ne circule pas à l'intérieur de celle-ci et est directement utilisé pour l'achat de produits importés, ayant un impact négatif sur la santé, l'environnement et l'économie locale. La culture indienne, porteuse de connaissances et de sagesse ancestrales ne cesse de s'appauvrir, prise au jeu de la consommation.

Le projet Tlatzumaque Sohuame propose, comme point de départ, la création de revenus féminins par une activité traditionnelle : la broderie. Le travail réalisé sur le design et la formation en coupe et couture à la machine ont permis une amélioration des compétences des femmes et de la qualité de leurs ouvrages, l'accès à des marchés plus justes, revalorisant leur travail et leur art. Cela permet de combler les besoins comme l'alimentation, la santé, l'éducation des enfants, le logement... Cette démarche productive est primordiale, mais il convient de la dépasser.



Photos © Arrière-Cour

Nous proposons de travailler sur les nécessités « stratégiques » orientées vers le changement social : participation, égalité homme/femme, respect des droits des peuples indiens, prise de conscience du modèle dominant de développement. Nous désirons que cet espace, impulsant l'organisation des femmes, soit un espace d'apprentissage mutuel, de renforcement de la solidarité, de valorisation de la culture favorisant l'autonomie des femmes dans la gestion du projet. Nous devons les amener à cerner les éléments qui limitent leur participation dans leur communauté et dans la société afin qu'elles modifient petit à petit cette situation. La domination masculine est un élément qui soumet les femmes à l'espace domestique. Les dominations ethniques et sociales, intégrées par les populations indiennes, les maintiennent dans la pauvreté et aux marges des prises de décisions politiques et économiques.

Nous réalisons petit à petit un travail de réflexion et de formation, basé sur les

méthodologies de l'éducation populaire, visant à rétablir la confiance en elles-mêmes des femmes, nécessaire à leur prise de parole, de décision, leur participation dans leur organisation puis dans leur communauté et enfin, dans la société. De même, nous travaillons à une prise de conscience des enjeux locaux et globaux de l'économie actuelle afin que les femmes se constituent comme actrices de l'économie locale, résistant aux logiques de l'économie de marché. C'est en devenant actrices de leur existence que les femmes pourront construire de nouvelles alternatives pour elles et leurs enfants.

par Guillemette DURDAN

Coordnatrice du projet

<http://arrierecour.wordpress.com>



# Une maison à Kaboul

**15 enfants regroupés en famille, dans le cadre des actions d'Afghanistan Demain.**

**Les réponses aux problèmes de l'enfance en difficulté sont rarement aisées à mettre en oeuvre. Elles le sont d'autant moins dans le contexte actuel que connaît l'Afghanistan. Les salariés d'Afghanistan Demain, locaux ou expatriés, poursuivent malgré tout leur travail au quotidien.**

Afghanistan Demain est une association loi 1901 présente à Kaboul depuis 2001, où elle apporte éducation et soins aux enfants obligés de travailler dans les rues. Ehsan Mehrangais\*, son fondateur, connaît le problème pour être issu de ces mêmes rues. Il a été recueilli dans les années soixante-dix par un prêtre dominicain, Serge de Beurecueil, qui a passé vingt ans de sa vie en Afghanistan. Lorsque les troupes soviétiques envahissent le pays en 1978, Serge de Beurecueil est contraint de fuir le pays et de rentrer en France, mais il réussit à faire venir avec lui un certain

nombre des enfants dont il prenait soin, dont Ehsan. C'est pour rendre ce qui lui a été donné que celui-ci, vingt ans plus tard, crée l'association, autour d'un noyau d'amis.

En sept ans d'existence, Afghanistan Demain s'est développé jusqu'à accueillir aujourd'hui plus de six cents enfants, employant à cette fin soixante salariés locaux et une équipe de deux à trois expatriés.

Les principales structures sont les trois centres d'accueil de jour (dans les quartiers de Demazang, Tchlsetoun et Qual-el-Wakil) au sein desquels un public d'enfants et de jeunes de six à quatorze ans vient effectuer une scolarité à laquelle il n'a jamais eu droit, ou se remettre à niveau afin, à terme, d'être réintégré dans les écoles publiques du pays. Pour les adolescents et les jeunes adultes, Afghanistan Demain offre, à l'intérieur de ces mêmes centres, une filière de formation profes-



sionnelle et un atelier d'initiation à l'environnement informatique.

Autour de ces pôles d'enseignement, l'association, depuis deux ans, greffe un travail d'accompagnement social auprès des familles de ses bénéficiaires. Aider ceux qui ont un projet professionnel à le financer, assurer pendant les mois d'hiver une distribution alimentaire aux plus démunis, plaider la cause de l'éducation auprès d'une population centrée sur sa survie, voilà quelques-unes des missions de cette cellule prise en charge par les cadres afghans d'Afghanistan Demain. Une structure à part, la première ouverte par l'association en 2001, accueille quant à elle quinze jeunes garçons en situation socio-économique particulière-



Photos © Afghanistan Demain

ment précaire, ou bien considérés en situation de danger dans leur environnement familial d'origine, du fait des maltraitances dont ils sont victimes. Ces garçons sont logés dans une maison adaptée à la taille de la fratrie et gérée par un couple parental avec ses propres enfants. Ils y suivent une scolarité normale, couplée à des activités de loisirs et à un suivi sanitaire et psychologique. Les liens avec les familles d'origine sont maintenus et revitalisés de façon à ce que chaque bénéficiaire puisse y retrouver sa place et laisser celle qu'il occupait dans le foyer d'accueil à un nouveau cas dont il faut s'occuper. Cette maison, qui a changé plusieurs fois de quartier au cours de ces sept dernières années en fonction du prix des loyers et des conditions de sécurité, est un peu le symbole d'Afghanistan Demain. D'abord parce son esprit traduit, dans le contexte de l'Afghanistan d'aujourd'hui, ce qu'Ehsan a connu dans sa propre enfance : un lieu où l'errance s'arrête et dans lequel règne la sécurité, qu'elle soit affective, alimentaire ou médicale. Ensuite parce qu'elle a servi de vitrine à l'association, lui permettant de présenter son travail et ses méthodes auprès de bailleurs institutionnels qui, plus tard, lui accorderont sa confiance afin de développer les projets présentés plus haut. C'est pourquoi nous sommes heureux que cette maison bénéficie cette année de l'aide financière de la l'Agence des Micro-Projets et du Ministère des Affaires Étrangères et Européennes dans le cadre des Dotations des Solidarités Nord-Sud. C'est pour nous la preuve de son efficacité et la reconnaissance d'un travail mené, dans des conditions parfois difficiles, depuis maintenant sept ans.

par Fabrice PATE  
Directeur

\* Le portage d'Ehsan Mehraingais comme Volontaire de Solidarité Internationale est assuré par la Guilde.

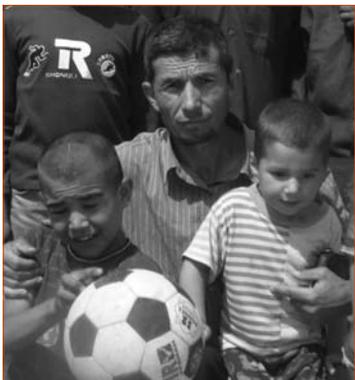


Photo © Afghanistan Demain



Photo © R. Hervé Eco-villages 2001

## UN POINT SUR LES CONDITIONS DE SÉCURITÉ EN AFGHANISTAN

Depuis maintenant quatre ans, le pays connaît une spirale descendante qui fait ressurgir le spectre des talibans. Ceux-ci, après avoir été chassés du pouvoir en 2001, profitent d'un manque certain de coordination de la part des acteurs internationaux dans le processus de reconstruction du pays. Il est vrai que celui-ci est long, compliqué et ne peut s'appuyer sur un nouveau gouvernement auquel beaucoup de reproches sont adressés et qui cherche encore comment se débarrasser de la corruption qui le gangrène. Même si la reconstruction de l'Afghanistan est réelle sur bien des points, elle n'est cependant pas assez homogène ni soutenue pour espérer emporter l'adhésion d'un peuple encore marqué par les souffrances et qui paye un lourd tribut dans les combats opposant la coalition internationale et les forces afghanes aux talibans. Il en résulte, aujourd'hui, une situation de conflit continu, qui affecte de plus en plus Kaboul, laquelle est quasi quotidiennement victime d'attaques meurtrières, d'attentats, en plus d'une criminalité ordinaire qui atteint désormais des proportions jamais connues. Dans ce contexte, le travail des ONG devient très difficile. Afghanistan Demain estime cependant qu'il reste possible d'y continuer ses activités, tout en restant très attentif aux évolutions en cours.

par l'équipe d'Afghanistan Demain



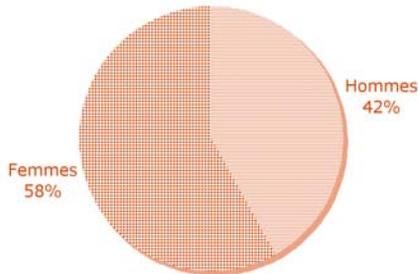
Photo © A. Ours Eco-villages 2001

# Le Volontariat de Solidarité Internationale

## Statistiques nationales du Volontariat de Solidarité Internationale en 2007

Chaque année, le Ministère des Affaires Étrangères et Européennes (MAEE) compile les données des différentes associations du Volontariat de Solidarité Internationale (VSI).

Nous vous présentons ici les statistiques nationales de ce dispositif, régi par la Loi n° 2005-159 du 23 février 2005.



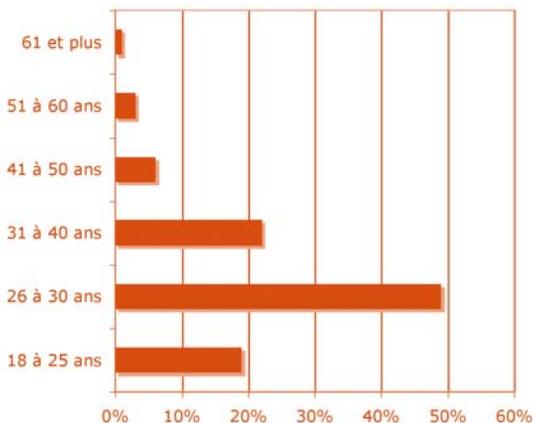
En 2007, 2 449 volontaires ont bénéficié du statut VSI, répartis parmi 21 associations agréées (seules 21 des 28 associations agréées ont utilisé ce statut en 2007) et l'AFVP. 88% étaient de nationalité française. En effet, toute personne majeure peut accéder à ce statut, quelle que soit sa nationalité (à part la nationalité de pays de mission).

Nous constatons que le nombre de femmes s'engageant dans la Solidarité Internationale se développe régulièrement depuis 1996. Elles étaient 47% en 1996 contre 58% en 2007.

Le trio de tête des ONG de Volontariat (hors AFVP - organisme parapublic) est :

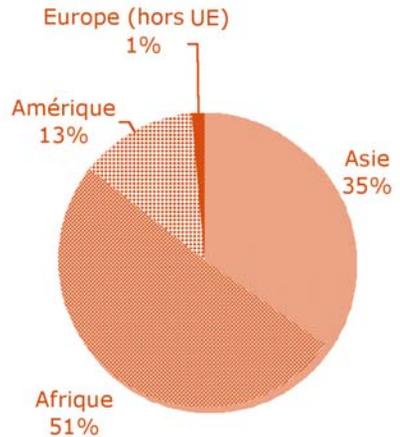
- la Délégation Catholique pour la Coopération : 550 VSI
- la Guilde Européenne du Raid : 325 VSI
- le Service de Coopération au Développement : 288 VSI

### L'ÂGE DES VOLONTAIRES :



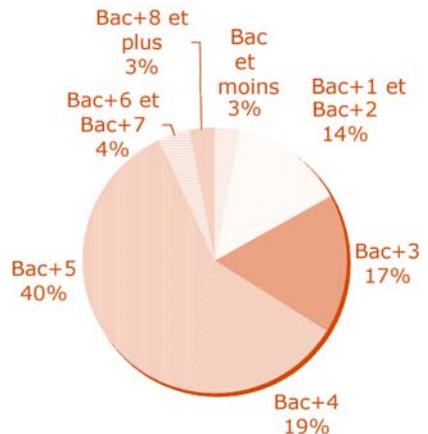
Les volontaires sont de plus en plus âgés. Le niveau moyen de formation des volontaires étant plus élevé, il est naturel que ces derniers soient recrutés à un âge plus avancé. Ainsi, depuis 2005, la part des 26 à 30 ans dans la population totale des VSI encadrés par des associations agréées, augmente sensiblement.

### RÉPARTITION DES VOLONTAIRES :



Si plus de la moitié des VSI reste en Afrique, les 2/3 des volontaires Guilde sont eux présents en Asie du Sud-Est.

### NIVEAU DE FORMATION DES VSI :



Nous constatons que le niveau d'étude des volontaires est de plus en plus élevé. Cela s'explique par trois facteurs cumulés :

- la multiplication des formations supérieures de Solidarité Internationale
- l'intérêt grandissant des diplômés pour les professions dites « à sens », tels que la Solidarité et l'Environnement
- la forte demande de missions des volontaires. Cela amène les ONG à élever le niveau de recrutement.

# Le retour des Volontaires de Solidarité Internationale

**Le retour d'une mission de Solidarité Internationale s'organise. Après au moins 12 mois à l'étranger, les VSI de retour en France sont parfois un peu déboussolés. Pour les aider dans leur réinsertion, la Guilde a lancé en 2007 ses propres sessions de retour. Depuis, six sessions ont été réalisées.**

Durant deux jours, la Guilde accueille des volontaires fraîchement rentrés de mission. Elle les aide à travailler leur réinsertion sociale et leur réinsertion professionnelle.

La première journée permet un partage d'expériences, un temps privilégié pour parler de sa mission, de ses joies, de ses découvertes mais aussi des difficultés vécues. Savoir que l'on n'est pas tout seul et que l'on peut partager ces moments avec d'autres personnes qui ont vécu la même chose est très réconfortant. On fait une autoanalyse, afin de nous aider à mieux comprendre la manière dont nous vivons notre retour en France. Des anciens volontaires rentrés depuis plus d'un an viennent témoigner de leur gestion du retour et donnent des conseils.

La deuxième journée est plus axée sur la

recherche concrète de travail. Outre le cv et la lettre de motivation, nous simulons des entretiens d'embauche, avec des observateurs. Ces derniers nous permettent de nous analyser et d'améliorer notre présentation. Nous travaillons différentes techniques de recherche d'emploi. Nous reformulons les acquis de notre mission en termes professionnels, plus basés sur le « savoir-faire ». Des DRH et professionnels du recrutement expliquent la manière dont ils voient les volontaires sur le retour et nous donnent des conseils pour bien valoriser nos parcours.

## TÉMOIGNAGE DE VSI AU VIETNAM

**Sophie Serbource-Goguel, jeune diplômée d'une école de commerce, est partie en VSI du 1<sup>er</sup> mars 2007 au 31 mai 2008, pour Enfants du Mékong, au Vietnam, au poste de coordinatrice de programmes de parrainage.**

« J'ai vécu mon retour en France "comme dans un rêve". En réalité, je me suis ménagée un petit palier de décompression en ne rentrant pas directement en France, mais en choisissant de passer un mois dans un autre pays avant le retour définitif.

Pendant les premiers jours chez moi, je me laissais dorloter par ma famille : dormir, manger... pour se refaire un peu physiquement. Dans le même temps, je prenais en main mes inscriptions à la CPAM, à l'ANPE, aux ASSEDI... Il faut savoir rentrer les pieds sur terre et anticiper la recherche d'emploi. Mais les inscriptions administratives ne sont pas tout ; il faut surtout réfléchir à son orientation professionnelle et comprendre, avec difficulté parfois, ce que les missions de volontariat peuvent nous apporter d'utile en termes de compétences, savoir être et savoir faire. Identifier ces ressources pour mieux les mettre en valeur et comprendre aussi ce que notre mission a changé comme repères dans notre vie quotidienne demande une réflexion profonde que j'ai beaucoup apprécié de pouvoir mener dès mon retour grâce aux deux jours de session d'accompagnement au retour organisés par la Guilde. Professionnellement, les employeurs ne reconnaissent pas tous un VSI comme faisant partie d'une carrière ; ainsi ai-je été recrutée comme junior, quand bien même j'étais diplômée depuis plus d'un an déjà. Mais tous sont unanimes en disant que l'on gagne une maturité certaine et c'est un énorme avantage dans le relationnel professionnel.

Étant rentrée pendant les mois d'été, la période n'était pas propice à la recherche. J'ai pu mûrement réfléchir à mon orientation. D'ailleurs, j'ai commencé par chercher dans le contrôle de gestion et j'ai vite compris que ce n'était pas pour moi : trop de chiffres et de tableaux excel. Début septembre, après avoir envoyé un certain nombre de candidatures, j'ai décroché plusieurs entretiens, mais le contexte économique de crise a tôt fait de refroidir l'enthousiasme des employeurs dans le domaine que je visais. C'est grâce au réseau des anciens de mon école que j'ai fini par décrocher THE job... Je commence lundi 1<sup>er</sup> décembre une toute nouvelle aventure dans un cabinet d'audit et de conseil. »

par Sophie SERBOURCE-GOGUEL

## TÉMOIGNAGE DE VSI AUX PHILIPPINES

**Diplômée d'une école d'ingénieur agronome en juin 2007, Violaine Romieu est partie en septembre 2007, pour un an aux Philippines avec les Missions Etrangères de Paris au poste de coordinatrice d'un foyer pour jeunes filles en difficulté et de programmes artisanaux.**

« Cette année de volontariat a été une formidable expérience dont je resterai longtemps marquée. Rentrée il y a 3 mois, je suis actuellement en pleine recherche de travail. C'est une période délicate où il faut à la fois atterrir de sa mission, prendre le recul nécessaire pour en faire la lecture et se montrer actif dans ses recherches. Je crois qu'il est primordial de ne pas négliger un vrai temps de repos et de réadaptation au retour. Je me suis probablement investie trop rapidement dans mes recherches de travail, et je pense que c'était une erreur. Dans cette période transitoire où l'on se sent parfois isolé et incompris de son entourage, l'accompagnement de la Guilde m'a été très bénéfique : la session de retour permet une lecture plus professionnelle de son expérience, ce dont j'avais vraiment besoin. Elle offre aussi l'opportunité d'échanger avec d'autres personnes de retour chez lesquelles on retrouve ces mêmes préoccupations et difficultés. A l'issue de cette session de retour, j'ai pu avoir un entretien individuel à la Guilde qui m'a été d'un grand soutien : recadrage du CV, conseils, motivation. Cela m'a regonflée d'énergie. Aujourd'hui, je poursuis mes recherches en développant au maximum mon réseau : c'est essentiel de rencontrer du monde, découvrir les parcours professionnels de personnes dont le profil est similaire au nôtre et s'enrichir de leurs expériences. Cela permet aussi de palier l'isolement de la simple recherche par les offres. Le soutien de la Guilde est précieux pour moi et le sera jusqu'à mon embauche. Je suis convaincue que mon année de mission sera une réelle plus-value pour l'entreprise dans laquelle je serai recrutée. »

par Violaine ROMIEU



# Le Congé de Solidarité Internationale

La Guilde est habilitée à envoyer des salariés en mission dans le cadre du CSI. Ainsi, ces dernières années une dizaine de bénévoles sont partis en CSI avec la Guilde.

## Les grands principes :

Le Congé de Solidarité Internationale donne la possibilité aux salariés français de participer à des missions à l'étranger pour une association à but humanitaire, ou pour une organisation internationale dont la France est membre.

## Conditions de réalisation :

Tout salarié justifiant de **12 mois minimum d'ancienneté** a la possibilité de prendre un tel congé pour une mission d'une **durée maximale de 6 mois** pendant laquelle son contrat de travail sera suspendu.

## Les garanties :

Certaines garanties sont assurées pour le salarié :

- A son retour, il retrouve son emploi ou un emploi similaire à la rémunération au moins équivalente.
- La durée du congé n'est pas imputée sur ses congés annuels (sauf cas d'un commun accord préalable) et sera assimilée à une période de travail effectif dans la détermination des avantages légaux et conventionnels liés à l'ancienneté.

## Comment procéder ?

- Première étape : trouvez une mission de Solidarité Internationale auprès d'une ONG.
- Deuxième étape : l'ONG rentre en contact avec la Guilde (Jean-Christophe CRESPEL, Directeur du développement, jcrespel@la-guilde.org, tel : 01 43 26 97 52), afin d'envisager un portage de CSI.
- Troisième étape : Vous adhérez à la Guilde (16 €/an) et vous vous acquittez d'un coût administratif de 90 € à l'ordre de la Guilde.
- Quatrième étape : vous prévenez votre employeur, au minimum un mois avant votre départ (idéalement, le plus tôt possible) oralement, puis par lettre recommandée avec accusé de réception. Vous y précisez que vous partez avec la Guilde, sur une mission de l'ONG portée et indiquez vos dates de départ et de retour en poste.
- Cinquième étape : vous partez en mission.
- Sixième étape : à votre retour, la Guilde vous envoie une attestation de mission à présenter à votre employeur.



## Véronique Laille nous parle de sa mission

### Un CSI aux Philippines :

« Voilà des années que je ressens le besoin de travailler au sein d'ONG. Ayant un travail sédentaire à l'année, j'ai commencé par accumuler tous mes congés afin de couvrir la période voulue. J'ai ainsi pu partir deux fois un mois en mission humanitaire au Burkina-Faso et en Inde du sud.

Ravie par ces deux premières expériences, j'ai voulu repartir pour une période plus importante. Ma première idée fut de prendre des congés sans soldes (chose tout à fait possible mais sans aucun avantage !) jusqu'au jour où la Guilde m'a parlé de la possibilité de partir en CSI "Congé de Solidarité Internationale". J'en ai tout de suite parlé à mon employeur, qui ne connaissait pas ce type de congé. Après avoir pris des renseignements, nous nous sommes mis d'accord pour une période donnée de trois mois.



La réaction de mon employeur fut très positive, connaissant le but de mon CSI, il m'a d'ailleurs beaucoup encouragée. Le 11 août 2008, je me suis donc envolée pour les Philippines, à Manille où j'ai eu la chance de travailler pour l'association Virlanie ([www.virlanie.org](http://www.virlanie.org)). Créée en 1992 par Dominique Lemay, la fondation Virlanie est une institution privée, laïque, qui a pour but de protéger et réinsérer les enfants des rues. Douze maisons d'accueil proposent des programmes visant à responsabiliser les enfants, les rendre plus autonomes afin d'assurer leur réintégration dans une "vie normale".

Ma mission fut légèrement à part, car je travaillais en tant qu'animatrice au sein du RAC "Réception Action Center", qui est un centre de réception des enfants des rues géré par le gouvernement. Cet établissement est plus comparable à une prison qu'à une maison d'accueil, il est donc important pour Virlanie d'y être présent toute l'année, afin de veiller sur les enfants (tant au niveau médical qu'au niveau de l'éducation/animation). Nous avons mis au point un planning d'animation quotidienne : sport tous les matins et activités variées l'après-midi (jeux, lectures, éducation, arts and crafts, etc.). Le nombre d'enfants



Photos © V. Laville

pouvait varier de 50 à 120, leur âge de 3 à 17 ans, et leur niveau scolaire aussi variable que leur âge ! Ce centre accueille également des familles et des personnes âgées, avec qui nous passions beaucoup de temps à discuter, écouter, partager avec eux. Cette mission a été pour moi plus que positive. Elle m'a fait prendre du recul et

m'a donné des leçons de vie que je ne suis pas prête d'oublier et dont je me sers tous les jours ! Je suis rentrée avec une grande énergie et avec l'envie de donner encore davantage en me tournant vers les autres... et pourquoi pas de repartir prochainement sous statut de Volontaire de Solidarité Internationale ! »



Christophe Chedal Anglay

Didier Epain

Véronique Lealle

Dina Achinger

## LA VISION DE L'EMPLOYEUR

Christophe Chedal Anglay de la société Inconito.

### Quel est le domaine d'activité de la société Inconito ?

**C. C. A. :** C'est une agence de design. J'ai fondé cette société en 1997. Elle emploie quatre salariés.

### Pourquoi avoir accepté ce Congé de Solidarité Internationale ?

**C. C. A. :** Ce CSI est le prolongement naturel de ce qu'avait commencé Véronique deux ans auparavant. Elle était partie en été au Burkina Faso, puis en Inde avec Asmae (Association de Sœur Emmanuelle). Véronique avait pris du temps sur ses congés d'été. Son choix nous a fait chaud au cœur : aider les plus démunis plutôt que d'aller sur une belle plage ensoleillée.

Nous étions sensibles à son engagement et elle avait envie de donner plus encore. Sa mission aux Philippines a duré trois mois. Quand on a des salariés comme cela, on a envie de les aider.

### Comment avez-vous géré son absence ? L'avez-vous remplacée ?

**C. C. A. :** Véronique est partie durant l'été. A cette période, l'activité est moins forte. Ainsi, nous avons décidé de ne pas la remplacer mais de se répartir sa charge de travail. C'était notre manière de participer aussi à ses actions et de la soutenir.

### Revient-elle différente ?

**C. C. A. :** Oui, bien sûr. Ces expériences marquent et modèlent ceux qui les vivent. Véronique pense éventuellement renouveler l'expérience et peut-être pour une durée plus longue. Elle pourrait même se retrouver en réorientation professionnelle.

### Comment valorisez-vous son expérience ?

**C. C. A. :** Ce n'était pas notre démarche. Nous voulions soutenir cette initiative personnelle, pas en faire de la publicité pour notre agence.

Cependant, nous avons trouvé un intérêt fort de la part des équipes d'Inconito pour ce qui vivait Véronique et nous avons suivi son blog.

Nos clients, souvent du même âge que Véronique, ont demandé aussi l'adresse de son blog et ont eu un réel intérêt. D'une certaine manière, cela leur a donné l'image d'une société soucieuse du bien être de ses collaborateurs, d'une société solidaire. On s'est rendu compte de cela à posteriori.

### Vous semblez sensible à sa démarche ?

**C. C. A. :** Chez Inconito, nous sommes plusieurs à avoir vécu des expériences internationales. Un salarié est parti, il y a quelques années au Zimbabwe. Moi-même, durant mes études, j'ai travaillé avec des artisans sur le sujet du design en Inde. Alors forcément, on a envie de favoriser ces expériences.



Photos © Inconito

# Les volontaires artisans du Cosame

Les volontaires artisans du Cosame (Coopération et soutien aux artisans et micro entreprises du sud), programme commun à l'Assemblée Permanente des Chambres de Métiers à la Guilde, ont des compétences particulièrement appréciées dans leurs

missions d'expertise ou de formation. Souhaitons que l'élargissement des programmes de volontariat voulu par le Secrétariat d'état chargé de la coopération privilégie un tel volontariat de compétence !

## Collectif India

**Roger Lothon, un pâtissier confiseur, fidèle du Collectif India a effectué entre octobre et novembre une mission d'un mois. Cette mission en Inde, qui est loin d'être sa première, a consisté à faire le point des produits de pâtisserie qu'il avait mis en place et à élaborer des produits pour les fêtes du Diwali.**

Je me suis rendu, et je pense pour la dernière fois à la boulangerie de Chennai. Pour la quatrième fois, je me suis retrouvé à la boulangerie avec son lot de changements. Heureux de retrouver l'équipe qui cette fois-ci avait bien changé. Alexis, Ravi et Sassi comme aux premiers jours de cette aventure, présents à leur poste, Shinu fidèle secrétaire et le docteur Radja ainsi que les apprentis. Mais Antoine et Michael, d'anciens piliers de la maison, avaient terminé leurs contrats, je fis donc la connaissance de Michel le nouveau boulanger et Arun le chef pâtissier.

Avec Michel, très rapidement une étroite collaboration s'est faite dans le travail et cela a été un vrai plaisir de travailler avec quelqu'un d'aussi généreux et dynamique.

Beaucoup de changements, la boutique d'Anna Agar, dont je n'avais vu que les photos, le nouveau matériel de cuisson et de froid, superbe ! Cela a été un vrai plaisir de travailler avec et surtout de sortir des produits plus réguliers.

La première semaine a consisté comme d'habitude à revoir tous les produits. Beaucoup de choses n'alliaient pas en raison d'une mauvaise utilisation du



Photo © R. Lothon

nouvel équipement et de la présence de la mousse, le taux d'humidité était de 96%. Tous les glaçages à base de sucre fondaient, nous avons réussi à trouver des solutions pour avoir des produits corrects en vitrine.

Les autres semaines ont été consacrées à la mise en place de nouveaux produits et à la préparation de Diwali : la fête des lumières, équivalant de nos fêtes de fin et de début d'année. L'idée était surtout de développer le traiteur, petits pains *lunch*, canapés et petits-fours salés. Mais nous ne pouvions faire les produits que nous faisons habituellement en France à base de charcuteries et de poissons, il fallait innover pour faire uniquement du végétarien, croustade aux épinards, navettes aux fromages, canapés avec des mousselines au curry, petites pizzas, petits-fours feuilletés.

La semaine de Diwali, beaucoup de mise en place et de mise en boîte. Nous passions autant de temps à préparer qu'ensuite présenter et conditionner dans de superbes présentations tous ces produits. Dans des conditions parfois

difficiles en raison de nombreuses coupures d'électricité et d'inondations. Michel et moi étions souvent obligés de remonter nos pantalons pour nous rendre à la boulangerie avec de l'eau jusqu'aux mollets. Mais nous avons eu le plaisir ensuite d'avoir des retours positifs sur toutes les nouvelles fabrications.

Pour finir ce séjour j'ai passé une petite semaine dans le Kerala avec un ami, cette fois si les pieds au sec et avec un superbe soleil.

J'ignore encore quel sera l'avenir de la boulangerie, des problèmes de gestion existent encore, mais la présence d'une équipe solide et efficace me donne à espérer d'une longue carrière pour ce projet.

Je garde le souvenir de personnes généreuses et accueillantes. Merci à tous pour ces merveilleux moments, y compris dans le travail. Mais je sais que je n'en ai pas fini avec l'Inde et aurai probablement le plaisir de partager de bons moments.

par Roger **LOTHON**



# Programme arcenciel au Liban

*La production des aides techniques à Taanayel.*

**Vincent Godement est arrivé en octobre au Liban pour une mission de six mois au service de l'association arcenciel. Il travaille dans l'usine de la production des aides techniques à Taanayel, lancée il y a environ un an, pour former les ouvriers et les chefs d'ateliers sur l'utilisation des machines industrielles dans toutes les étapes de la production.**

Hier j'arrivais au Liban. Mon premier contact avec le Moyen-Orient. Missionnaire français pour l'association arcenciel, les objectifs sont multiples tant pour l'association que pour moi-même ; pour chacun d'entre nous, le partage constitue la fondation de nos relations.

Je travaille et habite au centre arcenciel de Taanayel, pour une durée de six mois. Plusieurs programmes d'arcenciel cohabitent, et chaque travailleur apporte sa pierre à l'édifice dans l'aide médicale, le club jeunesse ou encore la gestion d'une auberge de jeunesse et son village en terre. D'autres apportent leurs compétences au soutien scolaire, ou font vivre le programme réhabilitation.

Taanayel, au centre de la vallée de la Bekaa, ambiance particulière, climat différent, au regard de Beyrouth.

Au cœur du programme réhabilitation, le sujet de ma mission. Pour des besoins grandissants et victime de son succès, arcenciel a dédoublé son atelier de fabrication de fauteuils roulants, entre le centre de Jisr El Wati et celui de Taanayel.

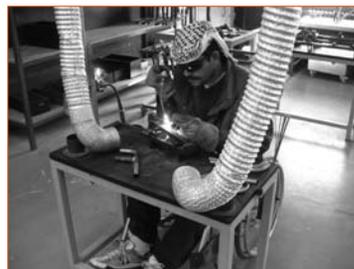
Le produit à fabriquer est identique. Le contexte est différent. Des gens nouveaux, des machines nouvelles, une gestion nouvelle. L'objectif de productivité est de passer de 600 fauteuils fabriqués à Beyrouth à 3 000 fauteuils par an à Taanayel.

Demain, si tout se passe bien, l'équipe devrait être formée, capable de produire. Les outils de production devraient être fonctionnels. Et la production pourra se passer de mes services de coordination et mise en place de l'atelier.

Mais avant cela, il faut être humble et à l'écoute, et prendre en compte tous les paramètres du contexte, pour prétendre guider l'évolution vers l'objectif souhaité. Le parc machine de l'atelier semble fonctionnel, mais rien n'est jamais trop simple. Actuellement la presse servant à

découper, plier, gruger des pièces d'acier, est en panne. Nous ne trouvons pas toujours les compétences requises pour une réparation, ici dans la Bekaa. Une pièce cassée est en réparation à Beyrouth. Mon rôle : analyser les causes, et faire partager cette analyse à Emile, qui est en charge du fonctionnement de l'atelier. Un peu de formation en quelque sorte. Probablement dix jours sans utilisation de la presse. Nous réorganisons la production. Le fonctionnement imminent de l'atelier-peinture nous tient un peu en haleine. Des validations et vérifications s'imposent, pour s'assurer de la qualité du travail. La qualité, marque de fabrique d'arcenciel. Jusqu'à présent la peinture est effectuée dans l'atelier de Wati à Beyrouth, ce qui génère une gestion et logistique plus compliquées. Bientôt « nous » sommes autonomes... Oui, « nous » car une équipe se forme, un esprit d'équipe naît, et là en est déjà une récompense.

Cette équipe, hétérogène, si étrange à mes yeux de travailleur industriel français, ou chacun semble issu d'un monde différent, et qui pourtant collabore. Avant d'arriver ici, j'ai essayé d'imaginer, mais il m'a été impossible d'appréhender les différences sociales entre les gens. Certains handicapés physiques, d'autres retardés mentaux. Les ex-prisonniers en réinsertion aussi travaillent dans la même équipe. Par respect, je n'évoque jamais leur passé avec eux ; j'écoute quand ils veulent en parler. La communication est difficile, je ne parle pas encore l'arabe, et eux peu le français ou l'anglais. Peut-être y a-t-il également d'ex-toxicomanes ou autre ? L'important est bien l'esprit d'équipe. Depuis plus d'un mois de présence, je peux déjà m'apercevoir des évolutions de cohésion sociale de cette équipe et sa progression dans l'atelier. Rien n'est



pourtant simple. Le retardé mental peut-il comprendre que son collègue sur chaise roulante ne peut esquiver aussi rapidement que lui, un coup de poing mimé ? Les mots durs d'un handicapé, peuvent-ils ne pas atteindre un ex-prisonnier visé par des propos qu'il juge non appropriés ? La cohésion n'en semble pas moins impossible.

Ces gens-là étaient, pour la plupart rejetés du monde du travail et souvent sans métier de formation. Leur tâche en est d'autant plus difficile, qu'ils doivent apprendre à collaborer avec des gens encore différents, mais doivent également apprendre un métier. Le management de cette équipe est du coup lui aussi adapté au contexte. Emile est un personnage étonnant, qui possède sans aucun doute, toutes les capacités sociales et techniques pour parvenir aux objectifs d'arcenciel. À moi de le guider techniquement, à lui à me montrer son contact avec les gens...

La certaine lenteur avec laquelle évolue cet atelier est légitime et même nécessaire afin de ne pas brûler les étapes, et poser de solides fondations d'apprentissage. Il y a du bon dans chacun des travailleurs. Cette équipe est capable de faire de bonnes choses.

par Vincent GODEMENT

Missionnaire arcenciel

[www.arcenciel.org](http://www.arcenciel.org)





## Les Missions d'été

Découvrir le monde à travers une aventure solidaire.



Photo © Missions

Donner des cours de français à des enfants kirghiz, organiser des animations pour des enfants malgaches ou encore accompagner et prendre soin d'enfants des rues philippins... tels sont les types de missions proposées par la Guilde chaque été à de jeunes bénévoles de 18 à 35 ans.

Cet été, 288 bénévoles sont partis en équipes dans 52 missions et 13 pays différents (Afrique, Asie, Amérique Latine) pour des missions courtes le plus souvent axées sur le thème de l'éducation (soutien scolaire, coopération linguistique, animations).

Pendant un mois, les bénévoles Guilde vivent un véritable échange culturel avec les populations qui les accueillent en partageant avec eux leurs conditions de vie.

Les missions Guilde, empreintes d'un fort esprit d'aventure, donnent ainsi à de nombreux jeunes la possibilité de vivre une première expérience de la solidarité internationale... qui, bien souvent, suscite en eux un engagement plus durable.

# Témoignages des Missions 2008

## Mission Malété (Bénin)

« Un grand moment dans ma vie ! Une belle expérience humaine accompagnée d'une découverte de l'Afrique.

Un séjour rempli d'une richesse humaine et de magnifiques et improbables rencontres. Ces personnes donnent beaucoup, alors qu'ils n'ont rien, et sans doute plus que nous, en tout cas plus facilement.

Concernant les conditions de vie, rien à redire, elles étaient conformes à mes attentes et ont favorisé la cohésion de l'équipe. Vivre dans des conditions rudimentaires dépayse, nous fait prendre conscience de notre extrême richesse et de nos "plaintes" quotidiennes bien injustifiées.



Photo © Marie-Lys

Quelques difficultés rencontrées : le choc concernant le niveau scolaire des enfants et de temps en temps une lassitude à songer qu'il ne s'agit que d'une goutte d'eau si l'on rapporte aux besoins de ce seul village... Je ne parle même pas du Bénin et encore moins de l'Afrique entière. Le choc aussi lors des transports au travers du pays, le sentiment d'inutilité parfois face à ces enfants pour lesquels il faudrait passer beaucoup plus de temps et mener une action plus individuelle, arriver à être présente et patiente pour chacun de ces enfants (étant donné leur nombre et leur omniprésence, ce n'est pas toujours évident). Les meilleurs moments : la tendresse de certains enfants, leurs sourires, leurs regards, leurs remarques sur les différences par rapport aux blancs, les fins de journée avec les enfants à jouer quand le soleil commence à se coucher, les discussions avec les collégiens, mon équipe et le soutien que chaque bénévole a pu m'apporter, les cours et la fierté ressentie face aux progrès de certains enfants.

Au moment de quitter le village, c'est la première fois que j'ai ressenti aussi fortement le mot "déchirement". J'ai encore en tête cette dernière image des quelques personnes/enfants sur le bord de la route et les larmes en partant... Je ne les reverrai peut-être jamais, ce qui est difficile à accepter sur le moment. Notre action semble une goutte d'eau dans l'océan, mais si cette goutte d'eau n'existait pas, elle manquerait. »

par Marie-Lys

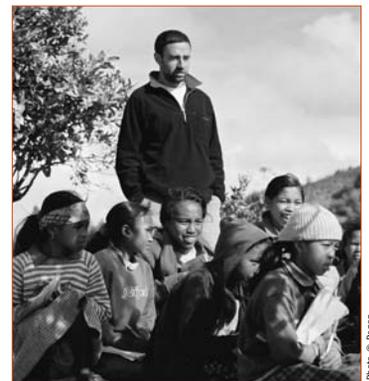


Photo © Ronan

## Mission Antsahabe (Madagascar)

« Le bilan de la mission est pour moi très positif et constituera un souvenir inoubliable. Les habitants du village nous ont très bien accueillis. Les gens sont d'une gentillesse, d'une simplicité, qui font plaisir à voir. Malgré les conditions de vie rudimentaires et difficiles, les habitants d'Antsahabe, et notamment les enfants, font preuve d'une joie de vivre très communicative et qui constitue une belle leçon de vie. Les professeurs de l'association montrent un engagement et un dévouement exemplaires pour encadrer tous les enfants du village. Les moments de préparation ainsi que les cours et animations nous ont permis de partager des moments de complicité avec tous ces enfants dont les rires et les chants résonnent encore dans nos têtes. »

par Ronan



Photo © Hélène

## Mission Tbilissi et Alvani (Géorgie)

« Cette mission m'a beaucoup intéressée et a été passionnante : les élèves étaient spontanés, généreux et motivés et j'ai été très enthousiasmée par les rencontres, la culture et l'accueil des Géorgiens. Il n'était pas toujours évident de les comprendre : la barrière de la langue, la culture et le mode de pensée très différents ne sont pas tous les jours faciles à surmonter. Néanmoins, je garde un excellent souvenir de cette mission, loin de mon confort européen et de mes habitudes.

J'ai été très bien accueillie et « coachée » à Tbilissi par Mylène, le partenaire local, toujours là en cas de coup dur ou de baisse de tension, avec de bons conseils et une oreille attentive ; et par Maka, professeur de français à l'école 23 de Tbilissi, extraordinairement passionnée par son travail. J'ai énormément appris auprès des Géorgiens : leur sens de l'accueil est tellement développé qu'il nous en donne des complexes ! Leur côté simple, parfois un peu « bricolage » nous apprend à relativiser l'importance des choses, à ne pas trop s'attacher à des « détails » pour eux qui sont en fait pour nous du savoir-vivre, comme par exemple la ponctualité, la rigueur, la discrétion... J'ai été ravie d'apprendre quelques mots de géorgien, de me débrouiller avec mon petit lexique, de déchiffrer leur alphabet... Qu'est-ce qu'ils étaient fiers de m'entendre parler quelques mots et de lire mes exercices d'écriture !

La mission était certains jours difficile... mais tellement intéressante ! Je suis rentrée en France des souvenirs fabuleux plein la tête, l'envie de revenir, des amis en prime... ainsi que quelques kilos en trop. »

par Hélène

## Mission Maleté (Bénin)

« Malgré des premiers jours plein de doutes sur ma capacité à apporter quelque chose à ces enfants compte tenu de l'ampleur de la tâche, c'est grâce à la solidarité qui existait au sein de notre équipe que j'ai réussi à donner le maximum pour que cette mission soit la plus bénéfique possible pour les enfants et pour le village.

Ce fut une expérience riche en émotions, en échanges, en partage, en rires aussi ; une rencontre que les habitants de Maleté, par leur gentillesse et leur grand cœur, ont rendu absolument unique.

Il y a mille choses que l'on souhaite faire et mettre en place pour que les enfants de Maleté puissent avoir un accès plus large au savoir et à la culture, pour satisfaire leur soif d'apprendre. Pour cela, un mois, c'était à la fois utile, mais aussi tellement court ! Ainsi, j'espère que de mission en mission les progrès des enfants continueront. »

par Myriam

## Un partenaire local témoin

**Wilfried, partenaire de la Guilde depuis de nombreuses années, organisateur de 10 missions chaque été au Bénin.**

« Grande est notre joie de recevoir les bénévoles de la Guilde. Je suis très satisfait car leur arrivée dans nos locali-



Photo © Wilfried

tés a motivé certains parents d'élèves à envoyer leurs enfants - et surtout leurs filles - à l'école. La présence de bénévoles féminins a notamment attiré leur attention. Globalement, je suis satisfait de toutes les missions réalisées cet été et des bénévoles reçus : satisfait par leur formation pluridisciplinaire et également car ils ont pu mettre à profit leurs connaissances auprès de notre population sous informée. La diversité des profils a été très bénéfique. Ils ont tous fait de leur mieux. Aujourd'hui nous nous rendons compte de l'énorme tâche accomplie par les bénévoles mais également que beaucoup de choses restent à faire. »

par Wilfried



Photo © Missions

**Et pourquoi pas VOUS ?**

18-35 ans, cet été, partez avec les Missions de la Guilde découvrir le monde à travers une aventure solidaire !

<http://missions.la-guilde.org>

## INSCRIPTIONS AUX MISSIONS 2009

18-35 ans, profitez de l'été pour découvrir le monde à travers une aventure solidaire !

Pour vous inscrire, téléchargez le dossier d'inscription sur : <http://missions.la-guilde.org> (à renvoyer avant le 31 mars 2009).

Retrouvez le détail des missions 2009 sur notre site internet.

Contact : [missions@la-guilde.org](mailto:missions@la-guilde.org)

# Des projets pour le développement

La Guilde accompagne de nombreuses associations... mais initie et gère aussi ses propres projets de développement ! L'activité, moins tournée vers le public, est moins connue que les autres. Mais elle est bien réelle, et ce depuis 1988, date des premiers projets montés par Michel Hugues au Liban.

Après des projets au Proche-Orient, au Maroc, au Cambodge, les thématiques d'intervention des projets de la Guilde peuvent être regroupées en 4 catégories :

- **Maisons des associations et des initiatives des jeunes**, comme le projet Hakoura à Jénine (Palestine).

- **Formation professionnelle** des jeunes jusqu'à leur insertion dans la vie active, à travers l'implantation de centres de formation professionnelle (centres implantés avec succès au Liban par exemple).

- Soutien au développement d'**activités génératrices de revenu** (production et transformation agricole, artisanat) et à la **commercialisation** des produits (localement et à l'export), comme le projet de soutien au secteur de l'olive dans le Liban Sud.

- Projets prioritaires, comme un soutien aux populations victimes de guerres ou de catastrophes naturelles.

L'équipe des « projets » est composée de Nadia DHIFALLAH, Responsable des actions de la Guilde en Palestine et en charge du projet Hakoura (ci-après), de Youssef HAJI, qui est Délégué de la Guilde au Maroc, et de Matthieu DE BÉNAZÉ, Coordinateur au siège.

## Hakoura

*Une aventure humaine.*

**Nadia Dhifallah est volontaire de la Guilde. Après avoir été responsable du projet Darna à Naplouse, elle est en charge du projet Hakoura à Jénine, démarré en mai dernier pour durer trois ans. Nadia nous raconte sa nouvelle aventure :**

Hakoura Jénine, c'est la maison des associations pour l'initiative des jeunes et des citoyens de la province de Jénine (Nord de la Palestine). En fonction des besoins rencontrés, des formations et ateliers y sont organisés. Le commerce et le tourisme solidaires y tiennent également une très grande place.

Mais Hakoura c'est avant tout une aventure humaine. Je suis entourée d'une équipe palestinienne de quatre personnes pour le moment et deux autres rejoindront notre équipe début 2009.

Ali Yaseen, 24 ans, est notre animateur culturel. Il habite le village de Anin à 15 km environ de la ville de Jénine. Ce village a une particularité, il est placé à la



limite de la ligne verte qui sépare Israël de Cisjordanie. Ce village a une surface de 26 000 dunums (1 dunum = 1 000 m<sup>2</sup>) dont 13 000 utilisés par Israël pour en faire un mur de séparation. Le jeudi, pour Ali c'est jour de congés pour qu'il puisse aider ses parents à récolter les olives, sur leurs terres, seulement ces terres sont situées de l'autre côté du mur donc ils ont besoin d'une autorisation israélienne pour accéder à leur terre.

Ali a fait des études de sociologie, à Naplouse, mais n'a pas trouvé de travail dans son domaine. Il est heureux de travailler pour un projet comme Hakoura car ça lui permet de voir d'autres personnes, des volontaires, des internationaux et d'échanger avec eux. Comme il le dit « à travers ces différentes personnes qui viennent nous voir de pays différents, j'ai l'impression de voyager ».

Ibtihal Shehab, 22 ans, c'est notre animatrice informatique, c'est elle qui a fait le site internet\* de Hakoura. Elle habite le

village de Burqeen, le fameux village où se trouve l'Église St Georges, là où Jésus a soigné des lépreux.

Elle a deux sœurs et quatre frères, elle est l'aînée. Ce mois-ci, Ibtihal s'est fait poser un appareil dentaire, elle était ravie de le montrer. Lorsque je lui ai demandé pourquoi elle était si contente de son appareil, elle m'a répondu : « Je suis heureuse car je n'avais pas les moyens de me faire poser cet appareil, alors avec mon premier salaire, j'ai pu le faire ». Je lui demande alors ce qu'elle compte faire de son



Photos © Hakoura

Ali Yaseen



Ibtihal Shehab

salairé prochain, elle me répond : « Soutenir mes parents qui sont très modestes et les aider à mon tour car malgré la situation difficile dans laquelle nous vivons, ils ont toujours fait en sorte que nous étudions et mangions à notre faim. »

Mohamed Abu Tabigh, 20 ans, est notre agent d'entretien. Il habite la ville de Jénine. Il a passé son bac deux fois mais ne l'a pas eu à cause de ses lacunes en mathématique et anglais. Nous nous sommes donc mis d'accord, il a un an pour se remettre à niveau et



Photo © Hakoura

l'année prochaine il doit passer son bac et intégrer la fac. C'est pour cette raison que je l'ai recruté afin qu'il bénéficie de toutes les formations de Hakoura et pour lui permettre de reprendre confiance en lui pour repasser son bac et faire des études universitaires. Lorsque je lui ai demandé ce qu'il souhaitait étudier, il m'a répondu : « Comptabilité ou management et si je choisis le management, j'espère bien prendre ta place à la tête de Hakoura ! » Alors raison de plus pour reprendre tes études, Mohamed !

Hadeel Asef, 25 ans, de Jénine. C'est notre comptable. C'est la première fois qu'elle a un vrai boulot. Il faut dire que les temps sont durs à Jénine mais aussi partout en Palestine donc trouver du travail est un bien grand luxe. Hadeel nous raconte qu'elle adore regarder des films et à hâte que l'amphithéâtre de Hakoura soit prêt pour pouvoir profiter de projections de films comme dans un vrai ciné.



Photo © Hakoura



Nadia Dhifallah entourée de Tony Blair, représentant du Quartet au Proche-Orient, et Salam Fayadh, Premier ministre palestinien, lors du Festival des Industries Palestiniennes organisé à Jénine du 27 au 30 novembre 2008.

Photo © Hakoura

À Jénine comme beaucoup d'autres villes palestiniennes, il n'y a pas de cinéma, de lieux culturels ou de loisirs pour les jeunes.

Je lui demande ce qu'elle fera de son premier salaire : « je suis enceinte et je vais commencer à acheter tout ce qu'il faut pour mon bébé, je veux qu'il ne manque de rien. »

En plus de l'équipe, il y a aussi toutes les associations pour et avec lesquelles nous travaillons. Ces associations nous sollicitent beaucoup pour des conseils sur tel projet, telle idée, tel événement... Mais aussi pour partager avec nous leurs difficultés, leurs doutes...

Les volontaires internationaux que nous recevons ont un rôle à part entière dans cette aventure humaine. Outre tout ce qu'ils apportent en termes de formations ou d'autres compétences, leur présence donne l'impression aux Palestiniens qu'ils ne sont pas oubliés, ni abandonnés, que l'on pense à eux, même si leurs différents gouvernements et les grandes puissances ne font rien pour eux.

Dès qu'un atelier prend fin, les personnes qui y ont participé en redemandent. C'était le cas pour le dernier atelier en date, « confection de marionnettes et jeux éducatifs » pour les femmes. Durant huit jours, le centre était inondé de rires et de bonne humeur à tel point que les femmes ne voulaient pas que l'atelier cesse. Quand elles me croisent, elles me demandent souvent « à quand le prochain atelier ? ». Hakoura, c'est aussi donner du loisir, de la légèreté, du baume au cœur dans cette situation tellement difficile à tous les niveaux et essayer de combler ce manque culturel.

J'encourage tous ceux qui ont du temps à partager et un savoir-faire à enseigner, à nous rejoindre à Jénine pour faire partie de cette aventure.

par Nadia DHIFALLAH

palestine@la-guilde.org

Le site de Hakoura est désormais en ligne :

[www.hakoura-jenin.ps](http://www.hakoura-jenin.ps)



Cours de français par une bénévole française dans le village de Kfur Rai (20 km de Jénine).



Photo © N. Dhifallah

# L'eau... tage...

## Crise de l'eau dans les Territoires palestiniens.

**Avec un déficit en eau qui s'élève à 350 millions de mètres cube, Israël a vécu l'été le plus rude. Mais, si le manque de pluie empêche les Israéliens de remplir leurs piscines, les Palestiniens, eux, sont victimes de coupures d'eau chroniques. Quand la crise de l'eau s'accroît en Israël, la situation devient plus qu'alarmante du côté des Territoires. Zoom sur l'eau en Palestine, une ressource rare, convoitée et dérobée.**

« Nous n'avons plus une goutte d'eau depuis deux jours », « Des fois, le robinet coule, des fois il n'y a plus rien, alors on garde toujours un seau rempli d'eau. » Si ces deux citations ont été recueillies à Bethléem, il n'est pas rare d'entendre ce genre de phrases dans toute la Cisjordanie et dans la bande de Gaza.

Et pour cause, Israël, qui contrôle les ressources en eau du pays, limite considérablement l'approvisionnement des Palestiniens en eau. Les livraisons sont de plus en plus réduites, voire même arrêtées dans certaines villes cisjordaniennes. Un système de quotas a été mis en place par la compagnie d'eau israélienne Mekorot et un métrage du débit permet d'évaluer la consommation des Palestiniens, et de la réduire. Soumise aux restrictions de Mekorot Company, la communauté pales-

tinienne a donc dû trouver des approvisionnements alternatifs pour pallier les manques d'eau à certaines heures ou certains jours.

### Partage inégalitaire

Trouver une colonie israélienne privée d'eau en Cisjordanie relève pourtant de l'impossible. Les colons bénéficient de l'eau 24h sur 24 et des subventions font de cette denrée un produit au prix peu élevé. Pour accéder à l'eau, un **Palestinien paye ainsi quatre fois plus cher que le colon**. Seuls les Palestiniens les plus aisés peuvent donc se procurer l'eau des camions-citernes car la rareté de l'eau et les difficultés d'accès aux villages font eux aussi flamber les prix.

Ce n'est qu'une fois que les besoins en eau des Israéliens ont été pris en compte que Mekorot pense à rendre l'eau à son propriétaire. Seuls 25% de l'eau de Cisjordanie et de la bande de Gaza reviennent aux Palestiniens. Un manque d'eau qui n'est pas sans conséquence sur leur santé puisque carences et déshydratations sont leurs principaux maux. Quant au stockage dans les réservoirs, il rend l'eau stagnante et impropre à la consommation. Parce qu'un pays ne peut se construire sans eau, la question de cette ressource



Report from: Water and War in the Middle East. 4th Paper No. 5, July 1986, Center for Policy Analysis on Palestine. The Greenwater Fund, Washington DC.

Palestinian Academic Society for the Study of International Affairs (PASSIA)

Le principal aqueduc israélien contourne la Palestine pour transporter l'eau de Galilée et du Jourdain vers Israël.

ne devrait pas être laissée de côté comme elle l'a été dans les précédents accords de paix. Et si la création de l'Etat palestinien est aujourd'hui envisagée, il serait temps de rendre au pays la contrôle de ses propres ressources.

par Sara HABA

Source : [www.l-journal.com](http://www.l-journal.com),  
mercredi 22 octobre 2008

Après avoir terminé son école de journalisme, Sara Haba s'est rendue l'été dernier à Jénine où elle a été accueillie par Nadia DHIFALLAH dans la Maison des Associations et des Initiatives des Jeunes, Hakoura

## Le centre Songhaï

**Le centre Songhaï que Matthieu de Bénazé a visité lors de sa récente mission au Bénin est un modèle de réussite agricole, économique... et avant tout humaine, porté par son fondateur, Godfrey Nzamujo. Nigérian d'origine et de nationalité américaine, il a suivi une formation universitaire d'agronomie, d'économie et d'informatique en Californie avant de devenir dominicain et de s'installer au Bénin pour fonder Songhaï, en 1985.**

### Développement à visage humain Songhaï : un pari sur une nouvelle Afrique

Les Africains malgré le potentiel environnemental à leur disposition sont en panne d'innovation. Voilà le tableau que peint la situation d'un continent à la quête d'une

nouvelle vision. Celle-ci, un homme l'a retrouvé et s'évertue depuis plus de deux décennies à aider ses pairs à l'approprier : une Afrique qui refuse la médiocrité, qui refuse la consommation passive. Cet homme c'est le frère Godfrey Nzamujo, fondateur du Centre Songhaï\*. Il a choisi de redonner espoir à l'homme africain en le responsabilisant, mais aussi en augmentant ses compétences.

### Une vision, une action et une richesse partagée

« Une vision sans moyens pour son accomplissement devient une hallucination ». Cette phrase qu'il a bien voulu partager avec nous a en effet forgé le courage et la détermination du frère Nzamujo qui en 1985 a créé le centre Songhaï en s'installant au Bénin sur un

lopin de terre dans la banlieue de Porto-Novo. Ce n'était qu'un terrain de démonstration mais aussi de persuasion du fait que le développement de l'Afrique part des Africains eux-mêmes. La transformation de l'Africain pour qu'il retrouve confiance et devienne acteur de son propre développement a été donc le leit motiv de cet homme pour qui « l'Afrique n'est pas là pour seulement être le continent qui absorbe de l'aide, mais qui eu égard à ses ressources est aussi capable de produire les biens et services pour sa communauté et pour les autres ». Il s'agit concrètement de créer un espace d'innovation qui force l'inspiration et l'admiration où les technologies sont rassemblées et efficacement utilisées ; en d'autres termes des centres d'excellence ou zones entrepreneuriales où la culture de succès est de mise. Ainsi, Songhaï aujourd'hui ce sont des Africains

et des amis de l'Afrique capables d'avoir un autre regard sur les problèmes du continent, regard qui donne une identité à ce qu'ils font et module leurs actions, voire les technologies/techniques utilisées. C'est un nouveau projet africain de dignité d'où le nom Songhaï qui lui est donné en rappel à l'empire Songhaï.

## Des entrepreneurs agricoles

Le frère Nzamujo s'est donc lancé dans la formation des jeunes Africains en entrepreneuriat basé sur une combinaison d'un système de valeurs (la vision, le courage, la créativité, le sens du bien commun, la discipline, la solidarité, etc.) et de compétences en agriculture intégrée. Pour y arriver il a accordé, dès son début, une attention particulière à l'interrelation qui existe entre les différents éléments qui composent notre environnement. C'est ainsi qu'il a inventé le système « Zéro déchet - productivité totale » qui, permet dans la chaîne de production, de tirer le maximum de profit de l'environnement, mais aussi de veiller à sa sauvegarde pour les générations futures. La pisciculture, l'élevage et la production végétale constituent les secteurs d'activités phares qui fonctionnent suivant cette synergie alimentée par le flux d'énergie entre les êtres vivants et qui débouche sur des technologies novatrices telles que la production du biogaz, l'énergie solaire... Aussi, dans le souci de mettre sur le marché des produits de qualité à valeur ajoutée, il a conduit Songhaï à mettre en place des systèmes d'agro industrie, d'information et de commercialisation,



Le frère Nzamujo en bobou conduisant une visite de cadres des Nations-Unies et de ministres africains à Songhaï.

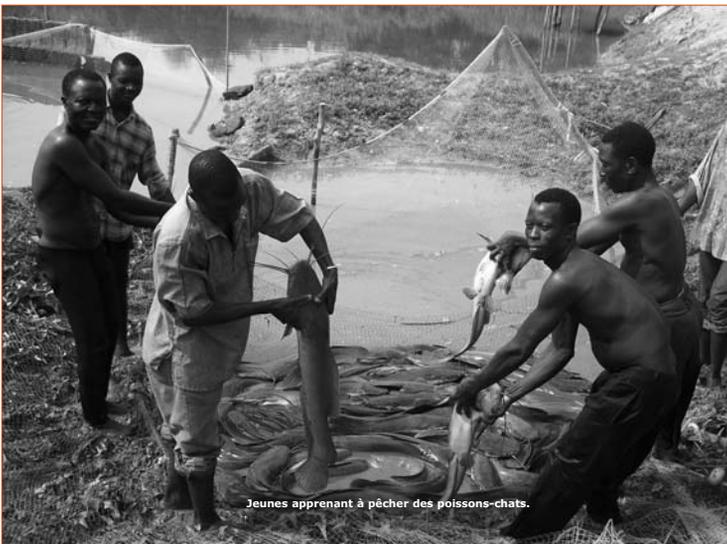
Photo © Songhaï

performants et adaptables à l'échelle communautaire. Une dynamique de recherche permanente nourrie par le désir de diversification des activités s'est installée aidant Songhaï à conquérir de nouvelles zones agro écologiques du Bénin. De Porto-Novo, il s'est installé dans trois autres régions du Bénin à savoir Parakou, Savalou et Kinwédji.

Mais le rayonnement de Songhaï aujourd'hui va au-delà de ses sites. En tant qu'entreprise-mère, Songhaï a généré au Bénin et dans la sous-région des milliers d'entrepreneurs agricoles capables de

conduire leurs destinées, capables de créer une Afrique libre, productrice et sur laquelle le reste du monde peut parier. La somme de tous ces résultats fait école et constitue les moyens dont dispose le frère Godfrey Nzamujo. Le défi demeure toutefois le renforcement et l'augmentation de cette masse critique d'hommes dont l'Afrique a besoin pour son développement. Ce défi galvanise ses perspectives et il s'y atèle désormais avec le soutien des Nations-Unies par une réplique de ce modèle de développement sur tout le continent.

Par Leonce SESSOU



Jeunes apprenant à pêcher des poissons-chats.



[www.songhai.org](http://www.songhai.org)

\* L'empire Songhaï, des Sonrhais, fut fondé au VII<sup>e</sup> siècle. Initialement petit royaume au niveau du fleuve Niger, il devient un empire puissant au XV<sup>e</sup> siècle et s'étendit sur plus ou moins le Mali, le Niger, et partiellement sur le Bénin et la Nigeria actuels.

**Songhaï**  
Quand l'Afrique relève la tête

par **Godfrey Nzamujo**,  
Editions du Cerf, 2002.

Récit d'une étonnante réussite et théorie du développement concret, ce livre donne l'exemple trop rare d'une réussite globale dans l'univers du tiers-monde. Il convaincra jusqu'aux afro-pessimistes.

# L'Azawak

*La région la plus pauvre du pays le plus pauvre.*

**Orion Amanar est une des rares ONG à intervenir dans l'Azawak, une zone plus vaste que la Bretagne, à cheval sur le 16° parallèle Nord. Le Niger conserve de tristes records : la mortalité infantile y atteint 26% (soit 60 fois plus qu'en France), le taux de natalité 7,2 et en zone rurale 70% des hommes sont analphabètes et 90% des femmes. Ces chiffres sont encore plus mauvais en brousse, là où agit Orion.**

## La rébellion touarègue

Elle est née en février 2007, dans l'Aïr, la zone de l'uranium. Le « Mouvement de la Jeunesse Nigérienne » (MJN) revendique une meilleure répartition des richesses de l'uranium. C'est à priori très recevable. Le Niger est le 4<sup>e</sup> producteur mondial. Depuis vingt mois il y a eu des accrochages, des morts, des blessés, des prisonniers, des vols, des mines dans le sable, cachées on ne sait plus où... Le gouvernement nigérien ne reconnaît pas le MJN, baptisé « bandits et coupeurs de routes ». Il n'y a donc aucune négociation officielle.

Cette rébellion menace Aréva, pour l'exploitation des mines d'Arlitt, mais aussi pour le transport du minerai embarqué sur le port de Cotonou à 2 500 km. La France est donc très concernée par la rébellion, et les informations que nous avons par la presse en France sont floues et pas toujours impartiales. Mes amis touaregs persuadés qu'ils sont sur écoute, éludent mes questions au téléphone.

À ce jour, les accrochages ont diminué mais les actes de banditisme se développent dans toute l'Aïr. Le tourisme qui attirait beaucoup d'étrangers (Agadez, l'Aïr, le Ténéré...) est totalement arrêté. C'est une grosse perte pour les agences, les artisans et le commerce. La grande fête traditionnelle de la « Cure salée » à Ingal a été annulée en 2007 et 2008.

Le correspondant de RFI à Niamey, Moussa Kaka est en liberté provisoire depuis le 6 octobre après un an de prison et une accusation passible de la peine de mort.

## La pluie et les criquets

Il n'y a qu'une seule saison de pluies « l'hivernage » avec des orages en juillet-août et début septembre. C'est l'évènement capital de la vie dans ce désert. Cette année, l'hivernage avait bien débuté. Début juillet, tout l'Azawak avait été arrosé. Puis une longue période de plusieurs semaines sans pluie. Mi-août, les orages sont revenus et ont continué en septembre. Le 28 septembre, un gros orage a inondé Tchinta et sa région, ce qui est rare. Quelques autres orages en octobre, plus au Sud. Si c'est un effet du « dérèglement climatique » c'est plutôt bon pour nous. Nous aurions dû avoir une bonne récolte de mil, mais début octobre, il y a eu une attaque de criquets qui ont mangé une bonne partie du mil prêt à être récolté. C'est moins grave qu'en 2004, ce qui avait provoqué la famine de 2005, mais le bénéfice de ces bonnes pluies est anéanti. On ne



**En haut :** Le puits de Baggam. 120 m de profondeur, creusé à la pioche à travers deux couches de grès qui représente 3 ans de travaux. Il offre 4 postes de travail, mais sa margelle en ciment n'a pas la hauteur suffisante.

**En bas :** Le forage d'Azay. Au fond, le château d'eau de 30m<sup>3</sup> et à droite l'abri de tôles, avec le moteur diesel, le groupe électrogène et les tableaux électriques. Au centre la sortie du tuyau de 200 mètres.

connaîtra les conséquences sur le marché du mil que plus tard. De toutes façons, c'est de la souffrance en prévision. Les orages sont parfois très violents et ils sont capricieux. Une zone peut être inondée et rien autour. Un proverbe peut dire que « la corne droite d'une vache peut être trempée et pas la gauche ». De plus, l'Azawak est une grande plaine et il n'y a pas ou peu de possibilités de capter l'eau. Le désert qui a avancé de plus de 280 km vers le Sud depuis 1970 n'avancera pas cette année (Inch'Allah bien sûr). Durant ces orages, la circulation, même avec un bon 4x4 est difficile, voir impossible. J'ai le souvenir d'une longue nuit passée sur une petite butte entourée d'eau et mon 4x4 dans la boue. Pour les peuples du désert, un bon hivernage est mille fois plus important que les décisions du G8 ou de l'ONU. La pluie profite aux plus pauvres (et échappe à la corruption).

## La hausse des prix alimentaires

Au Niger, elle concerne essentiellement le riz, le sucre et l'huile, tous importés. Les prix ont augmenté de 15 à 20% donc une hausse moindre que la véritable hausse du marché mondial.

Le gouvernement aurait réduit les taxes d'importation (peut-être avec l'argent de l'uranium). À notre niveau, nous ne pouvons rien pour atténuer les effets du marché mondial. Mais nous pouvons tenter d'agir, même modestement, sur la production locale des richesses, l'élevage et le mil. L'élevage très extensif de notre semi désert et la culture du mil ne doivent rien au dollar et au pétrole. Mais



Don de médicaments, avec Aboukoubouk, bénévole du comité de direction d'Orion dans un campement.



L'école d'Azélik ouverte en octobre 1997. La rentrée d'octobre 2008 comptait 102 élèves dont 52 filles (52%). Ces élèves sont habillés par Orion.



L'école d'Azay est la plus au Sud de nos 3 écoles - Créée en octobre 1996, elle a ouvert un silo à mil, ce qui indique que cette culture est possible à cette latitude et dans un semi-désert. Voici une partie des élèves (80 dont 37 filles).

la pluie est indispensable, et contre la sécheresse nous ne pouvons rien.

## Chèvres et mil

Chez nous, dans l'Azawak, les animaux, par ordre de résistance à la sécheresse et à la faim, sont les chamelles, les chèvres, les ânes, les moutons et les zébus.

Les chamelles sont très chères, les zébus sont chers et peu résistants. Seules les chèvres sont intéressantes par leur résistance et leurs prix abordables (35 à 45 €). Les chèvres ont la mauvaise réputation d'accentuer l'avancée du désert. On ne peut leur reprocher de s'être adaptées à la survie dans le désert. Sans les chèvres, les hommes ne pourraient plus vivre dans une grande partie de notre zone (ou dans tous les autres déserts). Le mil est la seule céréale adaptée à la pauvreté de nos sols et à la faible pluviométrie. Sur cette zone, seul le Sud peut cultiver le mil avec des rendements de 300 à 600 kg/hectare. Plus on descend vers le Sud, plus cette culture est possible. C'est le cas de la commune d'Azay, au Sud de la zone d'Orion.

Depuis mon retour en avril 2008, nous avons eu plusieurs propositions de financement intéressantes des agences de

l'ONU, du PAM, de la FAO, de la CEE, mais toujours avec l'obligation de financer à l'avance, 15 à 20% de l'aide proposée. En trois mois, nous avons envoyé 16 000 € pour financer les quatre actions présentées ci-après. Cela a mis à mal le budget d'Orion (et le mien) et explique les difficultés financières rencontrées en septembre. Mais c'est une très bonne utilisation de notre budget. Ces financements nous permettent d'amplifier largement la modestie de notre capacité financière propre. Ainsi :

- 40 tonnes de riz ont été données aux plus pauvres. C'est une aide d'urgence, purement humanitaire (et le riz est déjà consommé).
- Le tracteur permettra de préparer plus de « terres » pour semer du mil. Son prix de vente est théoriquement indépendant du cours mondial du riz, mais les commerçants font fluctuer les prix en fonction du prix du riz. L'important est que les familles qui cultivent puissent consommer leur propre récolte. Nous mettons aussi l'accent sur l'utilisation des excréments animaux, peu ou pas utilisés par les éleveurs. Ainsi sont nés de nouveaux « petits métiers », de collecte de bouses sèches, travail rémunéré en mil.
- En juin et juillet, nous avons pu acheter 1 000 chèvres, à 20% de leur coût réel. 350 familles « empruntent »

de 2 à 4 chèvres, développent leur troupeau, et après 3 ans, rendent les chèvres empruntés à la coopérative de femme en charge de la gestion des crédits. Ces chèvres pourront à nouveau être prêtées à d'autres familles. C'est du micro-crédit sans intérêt et sans mouvement d'argent, bien adapté à ce peuple d'éleveurs. En 2005, année de la famine, nous avons fait notre premier achat de 120 chèvres. Actuellement, plusieurs femmes ont réussi à développer leur troupeaux, et ont entre 10 et 12 descendants par chèvre. On les appelle « les chèvres Orion ». Bien sûr ce résultat est possible sauf sécheresse ou épidémie, toujours possibles dans ce pauvre pays (et bien sûr *Inch'Allah*).

- Le puits forage d'Azélik, financé par l'Europe, aura un coût d'au moins 200 000 €. Orion n'aura versé que 1 500 €. Ce puits garantit de l'eau pour ce gros campement où nous avons une école depuis 1997 et une coopérative depuis 1998. Depuis plus de dix ans, nous devions chaque année réparer le puits traditionnel très fragile.

par Guy DUHARD



L'école d'Azélik et sa rentrée d'octobre 2005 (81 inscrits dont 37 filles soit 46%). Voici une partie de l'effectif de cette école, les plus jeunes ont 2 ans et les plus âgés ont de 12 à 13 ans. À droite le directeur et ses deux auxiliaires.



Une classe sous des cannes de mil à Damboutane.

Photos © Orion

# VISAGES DE L'AVENTURE

Peinture à tempera  
d'Arnould d'Aunay,  
2008.

## À la recherche de *La Lilloise*

Illustration © A. D'Aunay 2008

### Un peu d'histoire...

1833. Plus précisément dans la nuit du 2 au 3 juillet 1833, un brick lourdement chargé, *La Lilloise*, s'arrache, toutes voiles dehors, à la terre de France. À bord, quatre-vingt-quatre hommes courageux, probablement aussi un peu inconscients, mais des marins avec des rêves plein la tête qui observent dans le sillage quelques flammes dunkerquoises qui s'évanouissent petit à petit dans l'obscurité.

Le commandant, le lieutenant de vaisseau Jules de Blossville, âgé de 31 ans et son second, de sept ans son cadet, le lieutenant de vaisseau Raoul d'Aunay, donnent les ordres pour les manœuvres. Le bateau part pour de longs mois dans les mers froides du grand Nord. Il est chargé officiellement de venir en aide, à des bâtiments français pêchant la morue au nord de l'Islande.

Parallèlement à cet objectif connu, une seconde mission, secrète celle-ci, leur est confiée par la Marine et l'Académie

des Sciences ; il s'agit de s'approcher et de relever la côte Est du Groenland, de naviguer le plus au nord possible et, pourquoi pas, de découvrir le fameux passage qui pourrait exister dans la partie la plus septentrionale de cette *terra incognita*. De plus, l'on peut imaginer que planter le drapeau tricolore en quelque terre lointaine, inaccessible et gelée ne déplairait pas à ces intrépides et héroïques aventuriers. Quoi qu'il en soit, à l'époque, la quasi-totalité de la côte orientale du Groenland est inconnue, en dehors de la zone du 69° au 72° degré, dont Scoresby avait levé la carte en 1822.

### Un navire si peu adapté

*La Lilloise*, cannonier-brick construit, armé et lancé en 1823 à Lorient, mesurait 26 mètres de long. Il était prévu pour embarquer une soixantaine d'hommes. Après quelques missions en Espagne et sur les côtes de France, il est désarmé et stationne dans le port de Rochefort.

Enfin, en janvier 1833, réarmé et consolidé, trop rapidement sans doute, le brick à la voile trop haute pour son tonnage et ne convenant nullement à la navigation dans les glaces, prend de nouveau la mer depuis Rochefort. Il se dirige vers Dunkerque après une halte à Dieppe.

### Des hommes jeunes et motivés

Le commandant, le baron Jules Poret de Blossville, expérimenté et énergique, a déjà entrepris un tour du monde « scientifique » avec Dumont d'Urville (Normand comme lui) et Duperrey, à bord de *La Coquille*, de 1822 à 1825. Il a navigué également sur les mers de l'Inde et de Chine en 1827 à bord de *La Chevrette*. Ses qualités de marin, son goût pour les nouveaux espaces, comme ses observations scientifiques, en particulier ses relevés magnétiques, ses levées de plans, ses sondages en grande profondeur furent appréciés. Il a beaucoup œuvré auprès de son commandement au ministère de la Marine et des Colonies pour que cette expédition polaire de *La Lilloise* puisse se réaliser et qu'il puisse en prendre la tête.

Sur l'échiquier géopolitique de l'hémisphère nord, l'Arctique est resté jusqu'alors hermétiquement clos et inconnu, tant en raison des températures qu'à cause de la difficulté des accès. Les cartes étaient vierges de toutes indications précises, mais on pressentait déjà les véritables enjeux que révélera le XX<sup>e</sup> siècle, routes maritimes, situation septentrionale dominante et ressources naturelles considérables.

En France, l'air du temps était aux conquêtes. La jeunesse, toujours volti-



Côte Est du Groenland.

Photo © N. Dubreuil



Aquarelle d'Arnaud d'Aunay pour Vauban, génie maritime, Gallimard 2007.

Illustration © A. d'Aunay

geuse, et les décideurs s'égayaient sur toutes les mers et toutes les terres du globe. Le siècle qui avait pris son envol sous d'impériales folies, continuait bravement son essor tous azimuts grâce à un roi, Louis-Philippe, qui se souvenait d'avoir été un grand voyageur, au temps de la Révolution. De nouvelles légendes naissaient à tout instant grâce aux marins, aux armées et aux explorateurs comme aux écrivains, aux savants et aux poètes. Le XIX<sup>e</sup> rayonnant était en marche...

Le second de *La Lilloise*, le comte Raoul Le Peletier d'Aunay, n'est pas moins passionné de mer que son commandant, bien qu'il soit originaire du Morvan. On sait peu de chose de lui puisque sa carrière débute peu de temps après sa sortie de l'École Navale. Il est très jeune, plein d'allant et efficace. Il se révèle un second zélé et indispensable comme l'écrit Blosseville à deux reprises à son amiral dans ses dernières lettres. Quant à l'équipage, plus de quatre-vingts hommes, également motivés, il est prêt à affronter les rigueurs des

zones arctiques. Mais il est sans doute loin de s'imaginer les dangers de la côte Est du Groenland, non seulement en raison des glaces dérivantes et des icebergs que rejettent en permanence ses innombrables glaciers, mais également parce que c'est une côte faite de falaises abruptes qui offre très peu de mouillages sûrs. La foi conduisait ses hommes à se lancer coûte que coûte vers l'inconnu. L'aventure absolue est à la pointe de la proue de *La Lilloise*.

### La brève aventure commence

En quittant Dunkerque le 3 juillet, des vents favorables conduise le brick sur la côte Est de l'Islande, au North Fjord, où il relâche du 7 au 10 juillet. Le commandant fait un premier rapport à son amirauté puis le bâtiment repart vers l'Ouest. Trois semaines plus tard, une avarie l'oblige à revenir vers l'Islande qu'il atteint au début d'août.

Durant ces trois semaines, nombre d'événements se sont déroulés. *La Lilloise* s'est approchée des côtes Est groenlandaises au sud du Scoresby Sund

et, profitant d'éclaircies miraculeuses, les marins observent pour la première fois au monde, ce littoral inconnu, très beau mais totalement inhospitalier. Le navire longe la côte et pousse jusqu'au 68° 55 N et 27° 20' O, découvrant même le plus haut sommet du Groenland qui émerge derrière des glaciers gigantesques. Blosseville et d'Aunay notent, dessinent, relèvent et cartographient ce bout de côte. Plus tard, ces observations seront confirmées par les autorités danoises et les noms de Côte de Blosseville et Baie d'Aunay seront définitivement retenus et répertoriés pour qualifier ce morceau de littoral fortement découpé d'environ cinq cents kilomètres, situé immédiatement au sud du Scoresby Sund, le plus long fjord du monde.

Il va de soi que chacun est à son poste. Les risques sont énormes et, en cas d'accident, il ne faut attendre aucun secours. Un seul marin de tout le bord, le pilote, a déjà navigué dans les mers froides. Au gré des circonstances, le vent, les éclaircies et les cassures entre les glaçons, le bateau s'infiltrer, s'approche ou s'éloigne de la côte mais sans jamais l'atteindre. Les grandes scies apportées de Rochefort ne servent à rien pour dégager les plaques de glace. Le bateau tape, cogne mais il passe et la coque si peu adaptée résiste tout en touchant la banquise. La température, plus ou moins égale à zéro, est supportable et à l'intérieur du bateau les poêles à bois combattent l'humidité plus que le froid. Le moral et la santé de l'équipage sont excellents. Toutefois le beaupré donne des inquiétudes au commandant et le temps commence à devenir franchement mauvais. C'est la raison pour laquelle, le 1<sup>er</sup> août, il donne l'ordre de



Illustration © A. d'Aunay



Illustration © A. d'Aunay



**Côte Est du Groenland**

Au sud du Scoresby Sund, la côte de Blossville fait face à l'Islande au large du détroit du Danemark.

**D'Aunay Bugt**

revenir vers l'Islande. Il faut réparer, prendre contact avec des pêcheurs français et rendre compte de la situation à l'amiral de Rigny, ministre de la Marine et des Colonies.

Le 5 août 1833, *La Lilloise* réparée, appareille du Vapnafjord, au nord-ouest de l'Islande, vers l'inconnu. Confiante et fière, elle met le cap à l'Ouest toute. Continuer, aller de l'avant et croire en son étoile, c'est le destin de ce futur vaisseau fantôme. Les 15 et 23 août des pêcheurs aperçoivent les hautes voiles du brick français. Après ces dates, plus personne ne reverra jamais *La Lilloise*, ni aucun de ses occupants. En 1834 des pêcheurs islandais trouvèrent à la côte une caisse de cartes marines qui fit penser que le brick en bois avait disparu, broyé par la banquise.

**Un dénouement tragique**

Après le 5 août, on imagine les prises de risques combinées à l'attrait de la découverte ; c'est l'aventure absolue au sens noble du terme. Blossville, comme tout commandant, ne souhaite pas mettre la vie de ses hommes en péril, mais la, la glace et les changements de temps sont là, imprévisibles, dangereux et sans pitié. Les nuits réfrigérantes n'empêchent pas le bateau de continuer coûte que coûte. Le succès dépend de chacun, de l'habile maniement des voiles et de la bonne fortune ! Il est cependant aisé d'imaginer l'effroi des marins, perdus dans une épaisse « purée de pois », tendant l'oreille au raclement des glaces contre la coque, entendant les détonations des glaciers qui travaillent et écoutant le souffle étrange des bulles d'air libérées par les icebergs à la dérive. La témérité des hommes constamment

en alerte, malgré la fatigue et la peur évoque un tableau grandiose, avec une coque éclatée, des mâts brisés, des voiles déchirées, des barques de sauvetage posées sur la banquise et des marins tentant d'échapper à un destin effroyable... Si une barque a pu échapper à la catastrophe, c'est évidemment vers la terre la plus proche, vers l'Ouest, la terre peut-être visible à l'œil nu, qu'elle s'est dirigée. Tout est envisageable.

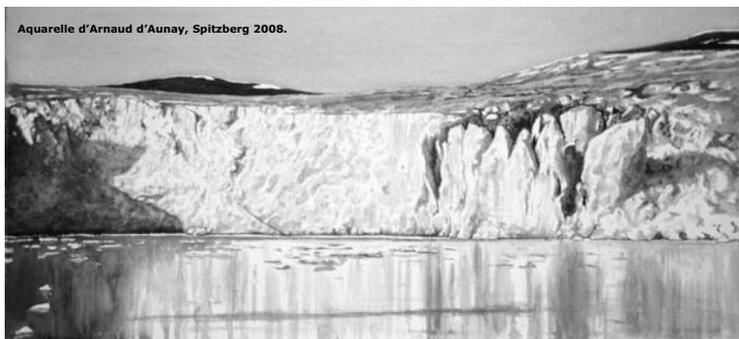
**Les développements aux XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles**

Au printemps 1834 un premier bâtiment, *La Bordelaise*, fit route vers le Groenland. Il faut sauver *La Lilloise*, des hommes pourraient survivre après avoir rencontré des Inuits et attendre du secours. Mais la mer et les glaces ne permirent point à *La Bordelaise* d'atteindre les latitudes espérées. Elle revint bredouille. En avril 1835, un second bâtiment, la corvette *La Recherche*, commandée par Monsieur Tréhouart, prit la direction du grand Nord, longea la banquise mais sans pouvoir la franchir, ni atteindre la côte où l'on espérait trouver, sinon des

survivants, au moins des traces de naufragés qui auraient pu se sauver. Malgré des résultats inexistant, en France, les hommes ne se découragent pas.

En effet, grâce à Louis-Philippe, *La Recherche* reçoit bientôt l'ordre d'entreprendre une nouvelle expédition pour rechercher *La Lilloise*. Le même commandant Tréhouart, part de Cherbourg le 25 mars 1836 ; il emmène à nouveau avec lui l'extraordinaire Paul Gaimard, chirurgien-major du bâtiment, observateur né et quelques scientifiques, naturalistes et autres amateurs de sciences naturelles. *La Recherche* revint en France en septembre 1836. Tous les efforts pour recueillir des traces du naufrage du brick français restèrent vains. Toutefois, les scientifiques rapportent un nombre important de considérations et d'objets relatifs à leur aventure dans ces lointaines contrées polaires.

*La Recherche* effectua cinq expéditions arctiques dont les deux premières seulement furent consacrées à *La Lilloise*. De ses missions successives, en grande partie initiée par le persuasif Paul Gaimard, elle rapporta des informations



Aquarelle d'Arnaud d'Aunay, Spitzberg 2008.

Illustration © A. d'Aunay



Illustrations © A. d'Aunay

scientifiques inédites et précieuses sur l'Islande, le Groenland, la Norvège, le Cap Nord et le Spitzberg. Les peuples, les oiseaux, les plantes, les roches et le climat furent étudiés. Paul Gaimard, l'instigateur de ces développements, publia tous ces travaux dans des ouvrages magnifiquement illustrés par les peintres du bord Biard et Mayer. Ces livres, introuvables de nos jours, restent parmi les plus onéreux pour un bibliophile. Ils ont connu un succès sans pareil à leur époque et donnèrent le goût aux Français des expéditions vers le grand Nord, goût qui d'ailleurs n'a jamais cessé de se manifester depuis.

Pour en revenir à la côte de Blosseville, si périlleuse et inhospitalière, il faudra attendre 1900 pour que le lieutenant de vaisseau danois Andrup l'explore de nouveau dans des conditions extrêmement périlleuses, d'Angmasalik au Scoresby Sund. Il utilisa une grosse barque et partit avec quelques marins seulement se fauflant parmi les icebergs entre la côte et la banquise où une voie naturelle existait. Il en dressa la première carte complète tout en conservant les noms français des premiers découvreurs.

En 1928, le commandant Charcot, sur son *Pourquoi pas* entame des campagnes dans cette zone qu'il rêve d'explorer. En 1933, après huit tentatives infructueuses, il atteint enfin la Baie d'Aunay, mais il ne peut y rester que quelques heures en raison d'un brusque changement climatique. La même année, le 6 août précisément, Lindberg et sa jeune épouse, survolent dans leur hydravion Lockheed avec hélice à pas variable, indicateur de givrage et poste de radio, la Baie d'Aunay et la côte de Blosseville. Ils amerrissent à Angmasalik et rencon-

trent l'explorateur arctique Knud Rasmussen, fils d'un Danois et d'une Esquimaude. Ce dernier était allé faire des recherches sur le brick français. Dans ses écrits, il rapporte que *La Lilloise* aurait coulé par 69°40' N. Enfin on notera que Paul-Émile Victor séjourna en 1936-1937 quatorze mois d'affilée, voulant devenir un Inuit parmi les Inuits, au sud de la côte de Blosseville.

### Au XXI<sup>e</sup> siècle, la recherche de *La Lilloise* continue...

En juillet et août 2009, une expédition polaire composée d'une dizaine de participants extrêmement motivés, emmenée par votre serviteur, artiste peintre et arrière-petit-neveu du second de *La Lilloise* et guidé par Nicolas Dubreuil tentera à son tour de débusquer une trace, un élément, une tombe, les restes d'un foyer qui prouveraient que quelques marins français auraient pu survivre au naufrage de *La Lilloise*.

Dans un premier temps, cette expédition tentera d'atteindre la baie d'Aunay à partir d'Ittoqqortoomiit, le minuscule port au nord du Scoresby Sund, sur le chalutier polaire *Kisaq*. Une équipe de télévision d'une grande chaîne française filmera la vie à bord, le travail de l'artiste, celui des autres participants au quotidien et les paysages inédits. La phase de recherche qui devrait durer une quinzaine de jours lorsque le *Kisaq* remontera depuis la baie d'Aunay vers le Nord jusqu'au Scoresby Sund sera également enregistrée pour constituer

une future émission. Chaque membre de l'équipe aura une tâche déterminée. Des observations multiples et des prélèvements seront effectués, eau, lichens, mousses, pour des analyses ultérieures. C'est, je pense, la première fois qu'une expédition polaire artistique et scientifique, amicale et familiale est organisée dans cette zone. La probabilité, de rapporter des résultats significatifs, paraît extrêmement réduite, nul n'en doute. Toutefois, il est douloureux de penser que cette expédition inachevée de 1833 qui par la suite a provoqué un engouement considérable, en France et dans le monde, pour les zones polaires arctiques et antarctiques, semble à jamais tombée dans l'oubli ! Mais, peut-être, cette aventure du XXI<sup>e</sup> siècle autour de *La Lilloise*, nous permettra-t-elle de réveiller une multitude de souvenirs engloutis...

par Arnaud D'AUNAY

**Arnaud d'Aunay**, après des études d'économie, quitte le monde de la banque et des finances pour réaliser son rêve d'enfant : devenir peintre. Depuis, quand il ne sillonne pas le monde avec sa palette et son carnet sous le bras, il expose son travail dans plusieurs galeries à Paris, en province et à l'étranger. Descendant de Vauban, Arnaud d'Aunay a présenté en 2007 un ouvrage consacré à son aïeul. En effet, à la faveur du tricentenaire de la mort de Vauban, il a réalisé un carnet de voyage consacré à cet illustre personnage, *Vauban, génie maritime* aux éditions Gallimard. Pendant la réalisation de son livre, Arnaud d'Aunay a été suivi par les caméras de l'émission *Des Racines et des Ailes*. Le reportage consacré à Vauban et à Arnaud d'Aunay a été diffusé en avril 2007. Il est aussi l'auteur chez Gallimard de quatre carnets de voyage : *Les Indes françaises*, *Vézelay*, *Au fil du Mékong* et *Napoléon* ainsi que de l'album *Échelles d'artistes*.

# Voyages et aventures du faux derviche Arminius Vambéry

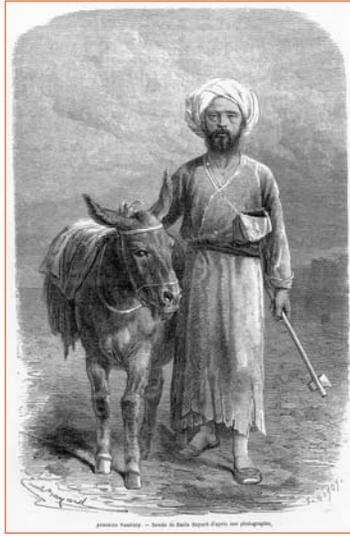
*d'Istamboul à Samarcande (1861-1864)*

**Dans le cadre de la saison culturelle turque qui doit se dérouler dans le courant de l'année 2009, les éditions Alta Plana projettent de rééditer sous le titre « Dans la peau d'un derviche » le récit du voyage d'Arminius Vambéry réalisé en Asie centrale (1863-1864), avec une solide introduction de Chantal Edel.**

Faisant suite aux tentatives d'Européens qui connurent une fin tragique, dans les années 1860 un étrange aventurier, Arminius Vambéry, entreprend un voyage en Asie centrale, à travers les redoutables déserts du Turkménistan et de l'Ouzbékistan.

Khiva, Boukhara, Samarcande, émergeant orgueilleusement des steppes désertiques d'Asie centrale, ces légendaires khanats, longtemps interdits aux étrangers, furent, dans la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, le formidable enjeu des rivalités russes et britanniques - ou Grand Jeu comme l'immortalisera Kipling.

Au-delà de l'œcumène grecque, *terrae incognitae* ou « Tartarie » des mappemondes, l'Asie centrale, littéralement « au milieu du monde », s'étend de la mer Caspienne jusqu'au désert du Taklamakan. Passage obligé entre la Chine et l'Europe, routes de la soie et autres réseaux commerciaux ont nécessairement transité par ses territoires.



Même si les effroyables déserts et les montagnes forteresses qui les entourent n'en facilitaient guère l'accès. Conquises et dominées tel fut le lot de ces immensités, redoutables à plus d'un titre. Depuis la célèbre épopée d'Alexandre le Grand qui y prit femme (la princesse sogdienne, Roxane), elle a été l'objet de toutes les convoitises. Conquêteurs arabes, mongols et turcs, ont tour à tour déferlé sur cet Empire des

Steppes où, depuis la nuit des temps, s'affrontent nomades et sédentaires et où le nestorianisme et autres religions chrétiennes en ont côtoyé bien d'autres. Anéantissant six siècles d'occupation musulmane, en 1220, les généraux de Gengis Khan ravagent tout ce qui est turc jusqu'à la mer Noire, et mettent à sac les mythiques khanats de Tartarie où, selon une légende colportée par les Croisés, se situait le royaume du prêtre Jean. Les franciscains du Plan Carpin et Rubrouk sont dépêchés dans ces contrées, suivis de près par les marchands vénitiens Polo (le père et l'oncle du célèbre Marco). À la mort du sanguinaire monarque, Tamerlan, les Ouzbeks s'emparent à leur tour des puissants khanats avant d'en être boutés par les Perses : les échanges internationaux ne transiteront plus par les villes saintes de l'islam, interdites aux non-croyants. Cernées de tribus de pillards, elles retombent dans l'isolement et l'oubli.

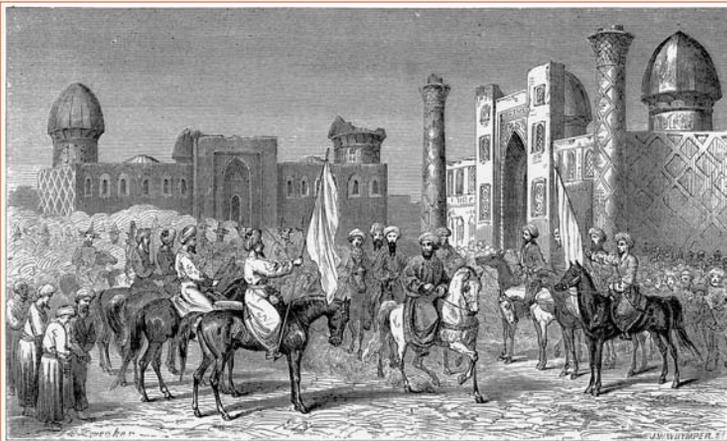
À la recherche de l'or, et en mal d'expansion de son empire, la Russie, avec Pierre le Grand, dès 1710, puis l'Occident se tournent vers ces régions réputées dangereuses, pillards turcomans et déserts impénétrables s'interposant entre les villes-oasis.

S'amorce ainsi l'exploration scientifique de ce que l'on appelait alors le Turkestan, quelques voyageurs, pour la plupart Britanniques, réussissant à s'y introduire - au péril de leur vie.

Poussés par la même passion, à 50 ans d'intervalle, deux intellectuels hongrois, surdoués es langues, Csoma de Koros (1784-1842) et Arminius Vambéry (1832-1913), romantiques convaincus que les racines du magyar ne seraient pas finno-ougriennes - théorie qui prévaut aujourd'hui - mais turco-mongoles, s'intéressent à ces pays.

Mais si Csoma de Koros, parvint jusqu'aux confins du Tibet - il deviendra le fondateur de la tibétologie -, Arminius Vambéry ne dépassera pas les limites de l'Ouzbékistan. À la différence du jeune aristocrate Csoma, Arminius, originaire, en 1832, d'une modeste famille juive et congénitalement atteint de claudication, est - dirait-on - mal né. Lutter contre toutes ces infortunes rendra d'autant plus fort cet orphelin, tôt, de père, puis de mère,





Entrée de l'émir à Samarkand. — D'après Vambéry

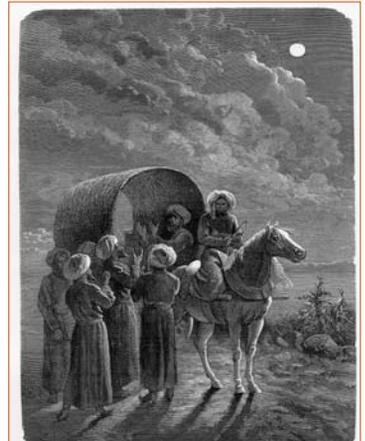


Illustration © D. R.

et l'obliger à exercer divers petits métiers, au détriment de ses études. Mais maniant facilement une vingtaine de langues, il deviendra répétiteur privé. Puis il s'installe à Constantinople pour six ans afin de se familiariser avec le turc, le persan et l'arabe. Il fréquente écoles et bibliothèques musulmanes et, pour devenir un Effendi, il tisse des relations avec les personnalités officielles : répétiteur du fils du pacha Hussein Daim et de la fille du sultan, ami d'Ali Pacha, Rachid Pacha et Abdul Hamid, le futur sultan rouge, il sert de secrétaire à Fouad Pacha. Tous des personnages qui feront plus tard parler d'eux... Grâce à ce long séjour, maîtrisant parfaitement le turc, et quasiment musulman, il peut mettre au point son grand voyage à travers l'Asie centrale (plus particulièrement le Turkménistan et l'Ouzbékistan). Vambéry ira donc à Téhéran dans un premier temps, se nourrir un peu plus des langues et des préceptes religieux, dans le seul but de se mettre dans l'esprit d'un hadji, voire même dans la peau d'un derviche - autrement dit d'un saint homme à la mode musulmane. Au palais de l'ambassade turque, persona grata, il rencontre une bande de pèlerins sunnites de retour de La Mecque, avec lesquels il sympathise. Et il envisage de se joindre à leur caravane qui doit bientôt se mettre en route pour Samarcande, en qualité de derviche mendiant. En toute hâte il se prépare à son nouveau rôle en commençant par se vêtir de haillons, défroque traditionnelle du derviche, sachant qu'il ne lui sera pas possible de prendre des notes sous peine de dévoiler son usurpation. Le 28 mars 1863, Rechid Effendi, tel il se nomme dorénavant, en compagnie

de ses nouveaux amis prend la direction de la mer Caspienne, via les Mts Elbourz. Il faut ensuite largement arpenter le redoutable désert de Karakoum, pour atteindre l'ancien lit de l'Oxus jusqu'à Khiva. La faim, la soif et ses tortures, les sables brûlants et ses tempêtes pouvant l'enterrer vif, sont, pendant des semaines entières, son quotidien. Et pourtant, tenant bravement son âne par la bride, turban sur la tête, Coran pendu au cou, avance en claudiquant le faux derviche qu'Ella Maillart dépeint « distribuant à la demande son haleine sainte, et la poudre contre les maladies, ramenée de Médine, de la maison du Prophète ».



À Khiva le voyageur hongrois assiste impuissant au massacre de prisonniers, et le voyage se poursuit vers les autres villes saintes d'Ouzbékistan. Ce qui nécessitait encore plus de prudence, les khans régnaient étant réputés particulièrement intolérants. Après Boukhara, au cœur du désert rouge, il atteint enfin Samarcande, fleuron de Tamerlan - boiteux comme lui -, qui le déçoit. Arminius Vambéry hésite à rentrer par Khokand et Pékin, mais il opte finalement pour un retour par Hérat. Il se joint ensuite à une importante caravane pour Meched où il se dépouille de sa « sainte » mais malodorante défroque. Téhéran atteint, miraculeusement indemne, en

janvier 1864, il regagne Constantinople et Budapest, le temps de mettre au point les dernières notes de son récit. À Londres, narrées avec un rare talent, les savoureuses aventures du faux derviche font sensation et les éditeurs et la Royal Geographical Society se l'arrachent ; puis il est reçu en France par Napoléon III qu'il impressionne.

Nommé professeur de langues orientales à Budapest, où il enseignera jusqu'en 1905, Vambéry, jusqu'à sa mort en 1913, ne remettra jamais les pieds sur le terrain. On vient de découvrir dans des archives britanniques, qu'Arminius était commandité par le Foreign Office pour mesurer l'avancée des Russes dans ces régions. Il faut reconnaître que lui-même n'avait pas misé sur le bon cheval, car peu après son passage les Russes, s'empareront de Boukhara et Samarcande, en 1865, et, en 1873 de Khiva.

Les récits d'Arminius Vambéry, écrits par un Hongrois, juif turcophone, dit Rechid Effendi, faussement derviche par-dessus le marché, sont-ils galéjades de Marseillais ? S'il y a matière à se poser la question, tant sont ahurissantes les pérégrinations du jeune boiteux, et quasiment incroyable qu'il soit revenu sain et sauf, on ne peut qu'admirer. Car il a bel et bien accompli ce périple, et qu'il est bien normal de la part d'un aventurier de se mettre un peu plus qu'il n'en faut sur la selle - on en a si souvent l'exemple. Pour le plus grand plaisir du lecteur. Demeurées longtemps aussi inaccessibles que les pôles, les contrées que le voyageur hongrois décrit étant toujours enjeu politique, son récit n'en est aujourd'hui que plus captivant.

par Chantal EDEL

# Du français en Russie

**Sylvain Tesson sur la piste française de Russie**

En 1839 Astolphe de Custine, de retour d'un long voyage en Russie écrivait à Chateaubriand : « Quiconque aura bien vu la Russie sera content de vivre partout ailleurs. » *Les Lettres de Russie* du marquis connurent un grand succès de librairie et fondèrent, hélas, une tradition française de dénigrement à l'égard de la Russie qui m'a toujours paru injuste et dont les échos se répètent aujourd'hui. Les trois mois que je viens de passer dans l'Extrême-Orient russe (cette immense profondeur sibérienne qui s'étend du lac Baïkal au Pacifique) m'a renforcé dans mon sentiment que Custine s'est trompé et que les termes de sa formule devraient être inversés.

L'Alliance française de Vladivostok et l'ambassade de France m'ont invité cet automne à donner des conférences dans les universités de l'Extrême-Orient russe. J'avais choisi comme thème de causerie « le récit de voyage : littérature de plein vent ». J'ai pu ainsi évoquer les figures de Lancelot du Lac, de La Pérouse, de Brazza, de Flaubert et de Monfreid aux étudiants francophones des villes de Vladivostok, Blagovetchensk, Birobidjan, Khabarovsk, Komsomolsk-sur-Amour.

Qui se doute qu'aux confins de Sibérie, au bord du fleuve Amour, sur le rivage de la Mer du Japon ou dans la région autonome juive (le Birobidjan) fondée par Staline en 1934, des professeurs s'expriment dans un français légèrement suranné entretenu dans Flaubert, Balzac et Maupassant. Qui se doute que des étudiants vénèrent la langue française avec la ferveur des héros d'André Makine ? À l'heure où les universités russes ouvrent à tour de bras des chaires de chinois (pour le business !) et d'anglais (pour le marketing !), quelques

irréductibles choisissent contre toute logique d'intérêt professionnel d'apprendre le français. Le globalisme avance, eux continuent à réciter Musset. Ce sont des filles en général. Elles s'appellent Ludmila, Olga ou Véra. À la fin de mes présentations, leur obsession était de comprendre pourquoi les Français semblent porter sur la Russie un regard si critique. Je leur répondais qu'il s'agissait d'un phénomène connu sous le nom de « retour de courage » : l'opinion manifeste à stipendier Poutine le courage qu'elle n'eut pas de critiquer Brejnev.

Fut-elle russe, je n'ai jamais réussi à rester en place très longtemps dans une université. Cette tournée a été l'occasion de beaux séjours dans la taïga. Avec Cédric Gras, géographe, directeur de l'Alliance française de Vladivostok et la réalisatrice Sibylle d'Orgeval nous sommes partis en canot puis à pied dans la vallée de la Bikin. Cette région a été décrite au début du siècle par Vladimir Arseniev. L'écrivain-géographe y campe une partie des aventures qu'il a vécues en compagnie de Dersou Ouzala. Notre objectif était de traverser la chaîne des Sikhote-Alin pour basculer sur le versant océanique de cette arête géologique qui balafre du nord au sud la région du Primorié. Dans le hameau de Krasni Jar (cent maisons de bois), en plein pays oudégué, nous avons rencontré un homme qui n'aurait pas déparé dans un film d'Yves Bourgeois. Le hameau se situe en effet à quelques centaines de kilomètres de la ville de Terney fondée par La Pérouse lors d'une relâche de *L'Astrolabe* et de *La Boussole* devant le rivage sibérien. Sacha Kantchuga, doyen des lieux, raconte l'histoire suivante : « Lorsque La Pérouse a mouillé devant Terney, deux marins se sont échappés du bord. Ils ont erré sur le rivage, croisé un

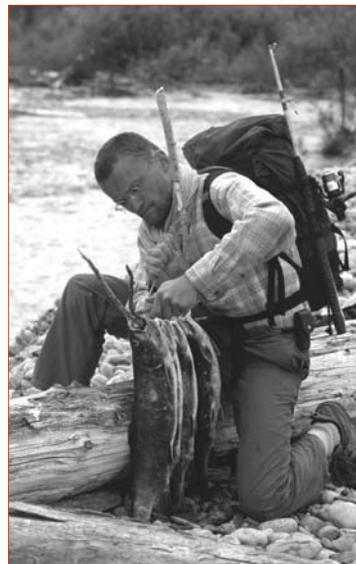
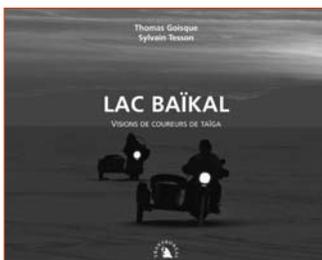


Photo © Th. Goisquet

campement oudégué et se sont mêlés aux femmes. Il y eut des vengeances, des combats : l'ordre du clan était brisé. Les Oudégués quittèrent les berges du Pacifique, s'enfoncèrent dans la forêt et s'établirent au bord de la Bikin. C'est l'histoire de ma famille. Parmi mes ancêtres, il y eut des hommes et des femmes très grands avec les cheveux roux et les yeux clairs. Je descends d'un de ces Français. » Renseignements pris un mois plus tard au musée d'histoire de Vladivostok, l'histoire paraît improbable : rien ne fait état de la désertion de deux marins en ces parages. D'autre part les vagabonds russes – barbes blondes et yeux d'azur – étaient nombreux à hanter les forêts en ces époques sauvages. Reste qu'un Oudégué au fond de sa taïga est persuadé de son ascendance française. Par la grâce des légendes familiales il a tissé un lien viscéral avec la France. Sa certitude suffit à perpétuer le mythe. Et à faire préférer la Russie de Dersou à celle de Custine.

par Sylvain TESSON



**Thomas Goisquet et Sylvain Tesson**  
viennent de faire paraître aux éditions Transboréal :

**LAC BAÏKAL**  
**Visions de coureurs de taïga**

Un témoignage sur le retour des Russes à la vie des bois, sur les rivages du lac Baïkal aussi nommé « L'œil bleu de la Sibérie ».

# Sur les chemins de la liberté

## La marche inachevée

**Quoique de plus exaltant que le sentiment de concrétiser plusieurs mois de travail. Cette traversée à pied du Tibet, Frédéric Gavillot (ci-contre) et moi-même, la voulions belle et unique, construite pas à pas avec la densité que seule la marche peut offrir. Frôler le Mont Kailash, joyau spirituel de toute l'Asie, nous abreuver à la source de l'Indus, suivre le Brahmapoutre et nous baigner dans les eaux naissantes du Sutlej avant de nous prosterner face au Potala. Quiconque parcourt un tel itinéraire peut mourir l'âme en paix. Tel était notre rêve.**

C'est à Dehra Dun, ville du nord de l'Inde, que nous avons accompli nos premiers pas. Nous avons choisi de partir sur les traces d'Heinrich Harrer dont le parcours avait inspiré le cinéaste français Jean-Jacques Annaud pour son film *Sept ans au Tibet*. Tout avait pourtant bien commencé. Les premiers jours, la vie indienne s'était chargée de remplir nos journées d'une foule de rencontres et de situations incroyables. Nous marchions, ivres de tourbillons mécaniques et de questions sans cesse posées dans un anglais frit comme un beignet par des Indiens hospitaliers et curieux.

Cela devait être un voyage passionnant conduit avec une patience infinie et animé d'une obstination marquée. Nous voulions recueillir des témoignages, photographier et rencontrer les Tibétains en voyageant à vitesse et à hauteur d'homme. Sentir la foule, éprouver le monde sous le martèlement de nos pas



<http://lechantdutibet.over-blog.fr>

impatients, couvrir de longues distances, partir le matin sans connaître le menu du jour, vivant de la cueillette de rencontres aussi belles qu'éphémères. Pour cela, nous absorbions l'espace sans retenue, comme l'air que l'on respire. L'inconnu nous attendait. Il était le puissant moteur qui nous propulsait chaque matin sur les chemins de l'Himalaya. « Bientôt le Tibet ! », nous répétions nous sans cesse. Nous allongions alors le pas pour clôturer des étapes-marathon le long d'un Gange impétueux que nous remonions jusqu'à Gangotri. Deux semaines après avoir quitté Dehra Dun, lieu d'évasion de Harrer, nous fûmes brutalement arrêtés sur l'étroite route de Nelang contrôlée par l'armée indienne. L'accès en direction du Tibet était strictement interdit. Le profond canyon à

gauche et la falaise abrupte à droite finissaient de nous dissuader de tenter un passage clandestin, même nocturne. Nous venions d'être refoulés à seulement 24 kilomètres du Tibet.

Un mois plus tard, je repartis seul cette fois, en direction du Népal, bien décidé à en découdre malgré des informations peu encourageantes. De véritables barbelés administratifs empêchent tout voyageur de fouler la terre du Tibet. Les agences de voyages chinoises rançonnent les rares touristes de plusieurs milliers de dollars pour des incursions brèves et très encadrées. Interdiction de quitter son siège de voiture et donc de marcher comme je l'espérais.

Le hasard me fait rencontrer Alex et Astrid Bazaille (ci-dessous, eux aussi lauréats des Bourses SPB de l'aventure) à la frontière indo-népalaise. Ils parcourent l'Himalaya à pied depuis 5 mois. Ce sont des purs, des vrais montagnards. Je me joignais à eux pour quelques jours, le temps de remonter le Népal jusqu'à Simikot, mon camp de base pour le Tibet.



L'inextricable système des vallées népalaises conjugué à l'imprécision de nos cartes nous ramenèrent à notre point de départ deux semaines plus tard. Nouveau coup dur. Celui de trop. La vallée de l'Api avait décidé de garder son secret. Je venais de comprendre que le projet n'aboutirait pas. La perspective d'une longue clandestinité paraissait vouée à l'échec. Sans autorisation, je me suis résolu à enclencher la marche arrière. Malgré toute ma volonté, je ne passerai pas. Il m'a fallu beaucoup de temps pour l'accepter. Reviendrai-je un jour tenter de fouler cette terre céleste ? Réaliser son rêve a un prix ; ne pas le réaliser en a aussi un. Je viens de l'apprendre et je rentre avec mon rêve sur les bras.

par Christophe TATTU

Lauréats des Bourses SPB de l'aventure



# La Chine chemin faisant

**Clara Arnaud a traversé la Chine à pied avec un cheval de bât et un violon, dans le but de récolter des portraits et de témoigner de l'extraordinaire diversité du monde chinois. Ce voyage l'a menée le long d'une ligne Nord-Sud, des confins du Xinjiang à Hong-Kong.**

Le vent me brûle le visage à coups redoublés, la neige glaciale m'agresse, et des abîmes de pensée m'assaillent. Au loin d'épais nuages noirs indiquent que l'accalmie n'est pas prête d'arriver. Derrière, les chevaux avancent l'échine courbée, tête basse, avec constance. Il me reste trois jours de marche et un col à passer à 5 300 mètres d'altitude, avant de rejoindre le prochain village. En attendant, le vent dans les oreilles et quelques poèmes en tête, j'avance pas après pas. Nous sommes en mai, je me demande soudain comment je me suis retrouvée au milieu du plateau tibétain, à marcher toute seule avec deux chevaux ?

## La Chine pour horizon

L'idée de partir pour la Chine a procédé chez moi par sursauts successifs. Le premier à l'âge de quinze ans où je découvre la langue chinoise, fascinée, dérutée. Une langue où les mots « oui » et « non » sont intraduisibles et où il est de mauvais ton d'émettre des arguments

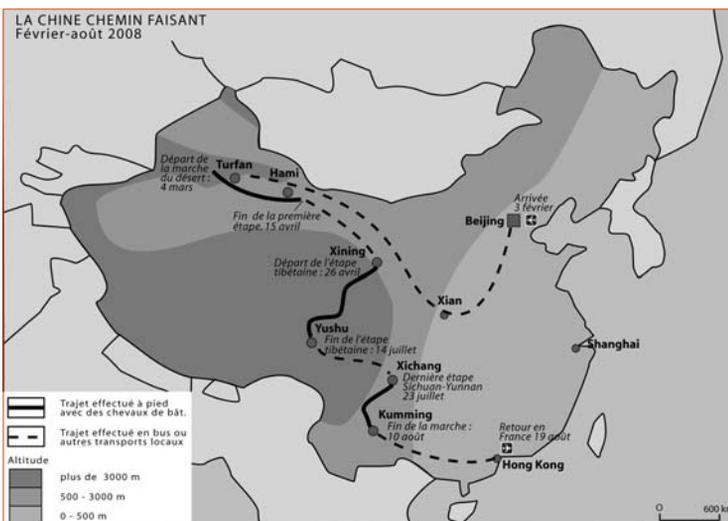


contraires à la pensée de son interlocuteur. Il n'en faut pas plus pour éveiller ma curiosité d'adolescente : comment contester le monde sans passer par le « non » ? Ce mystère me conduit à d'interminables soirées à recopier les caractères pour en comprendre l'essence. C'est sur les bancs de l'Institut de Géographie que je prends conscience quelques années plus tard, de la démesure du territoire chinois, de cette immensité dominée à l'Ouest par les déserts, le haut plateau tibétain et d'immenses chaînes de montagne. L'idée commence à émerger, mais il est encore trop tôt. Deux voyages plus

tard, lesquels me conduisent à traverser à cheval le Tian Shan kirghizes, je me décide enfin à accomplir « le grand voyage ». Une chose est alors sûre : je me déplacerai à pied avec un cheval de bât. Une année de préparation sera nécessaire avant de prendre le départ. Année au cours de laquelle je ne cesse de rencontrer voyageurs de bons conseils, sponsors, férus d'Asie. Entre deux listes de matériel j'apprends à ferrer les chevaux aux côtés de Patrick Fortier. « Te voilà prête ! » me glisse-t-il en riant un matin boueux de décembre alors que je viens d'enfoncer du premier coup un clou parfaitement dans l'axe.

## Un hiver entre ville et désert

C'est ainsi que j'atterris à Beijing en février 2008, au beau milieu d'un hiver gris, dans le vacarme des démolitions : la Chine est un vaste chantier, celui des Jeux Olympiques. Me voici donc sur les routes de cet immense pays, avec un objectif, volontairement imprécis : traverser la Chine du nord au sud, en son ouest, à pieds accompagnée d'un violon et d'un cheval de bât. Je veux regagner par la marche une lenteur oubliée, aller avec mon cheval à la rencontre de ces peuples des confins du monde chinois, susciter avec la musique la confiance de mes interlocuteurs. C'est de cette manière que je veux poser mon regard curieux et avide sur ces immensités. L'hiver s'écoule à l'université de Xian où je dévore les cartes russes et chinoises en prévision de ma longue marche,





apprends, aux dépens de mon corps endolori, les exercices de base du Tai Chi et surtout, améliore ma pratique de la langue chinoise. Je dénîche un violon au marché aux oiseaux, au fond d'une échoppe tenue par un vieillard édenté. Il sonne très mal, mais qu'importe, il supportera sans crainte la rudesse de la vie sur la route. Le mois de mars arrive et les neiges fondent dans le grand Ouest, il est temps de se lancer sur les routes. Une ultime traversée de la Chine en train me conduit en deux jours à l'extrémité nord-ouest du pays, au cœur du bassin de la Dzoungarie où j'espère trouver un vestige des fameux éleveurs de chevaux.

Mon périple à pied commence donc dans le Xinjiang, région turcophone aujourd'hui non seulement appropriée, mais largement contrôlée par Pékin, où arrivent en masse les migrants chinois d'ethnie Han. Le temps des mythiques routes de la soie est révolu et le parcours s'annonce semé d'embûches.



Accompagnée de mon cheval Toksun, acheté au bazar de l'oasis éponyme avec l'aide d'un professeur d'université ouïghour, me voici donc lancée à pied le long du désert du Taklamakan. Il m'aura suffi d'une dizaine de jours pour me procurer un cheval robuste dans les montagnes des Tian Shan chinois. Le sol rouge et sableux me laisse imaginer les impénétrables dunes qui se profilent plus loin, et les oasis sont autant de ports dans cette mer de sable. L'accueil est chaleureux chez les Kazakhs, les Mongols, et Ouïghours qui peuplent les villages, mais la police me suit à la trace, persuadée d'avoir affaire à une espionne contre laquelle elle ne parvient à accumuler aucune preuve de forfait. Mon attitude stoïque et mon immuable réponse « je suis étudiante, je ne suis qu'en vacances » les laissent sans voix. Comment ai-je eu un visa de six mois et que suis-je venu faire ici, ils ne cessent de me dévisager avec stupeur.

Le même étonnement se lit sur les visages de mes hôtes, de ceux qui jour après jour m'ouvrent leur porte, et partagent le pain, le thé et les raisins secs. Ceux que je fais rire de mes mots malhabiles, mes singeries et mes quelques notes de violon. Que vient donc faire ici une jeune fille de 21 ans, en âge de se marier, seule avec un cheval ? Mes parents sont-ils au courant ? N'ai-je pas peur ? La question me laisse impassible, jusqu'à ce que je me fasse attaquer



Photos © C. Arnaud

sur le bord de la route un petit matin d'avril, et dévaliser sous la menace d'un couteau : la peur est désormais là et il faut continuer à marcher avec. La crainte, l'ennui, la fatigue, la faim, la lassitude, et surtout une infinie solitude sont autant d'obstacles à ma progression sur cette route déserte où les rencontres se font rares. Après une attaque de plus, je renonce à poursuivre cette partie de la route, condamnée de toutes façons à quitter mon cheval pour lequel je ne trouve plus ni ravitaillement, ni eau. Confiant Toksun à un vieillard, je quitte mon premier compagnon de route, amère mais plus aguerrie. L'histoire ne fait alors que commencer.

### Un printemps sanglant chez les Tibétains

Le Tibet historique est aujourd'hui à cheval sur plusieurs régions administratives chinoises. La région du Qinghai occupe la partie nord du plateau tibétain tandis que la « région autonome du Tibet » en occupe le Sud, et toutes deux sont en grande partie fermées aux étrangers suite aux troubles de mars. Je parviens à rejoindre l'extrémité nord-est du plateau avec la complicité d'un moine tibétain venu de Labrang. Après quelques jours de recherche, je poursuis mon chemin en compagnie de deux petits chevaux tibétains, Eole et Zephyr, dont les noms me viennent subitement alors que je lis *l'Odyssée* un soir dans mon duvet. Les visages des Tibétains revêtent une inquiétante gravité lorsqu'ils me racontent ce qui s'est passé ce mois de mars, on me recommande de me méfier de la police. Je ne me ferai pourtant pas arrêter.

Le mois de mai arrive bientôt, mais l'herbe n'a pas encore poussé et les nuits tibétaines sont glaciales. À la présence policière du Xinjiang, succède une solitude encore plus grande. Les villages sont espacés de cinq à six jours de marche sur le vaste plateau, et c'est face au vent glacial, à sa brûlure incessante, que j'avance semaine après semaine avec les chevaux. La lumière ténue qui perce parfois et donne au ciel tibétain un air d'éternité, me recon-



forte. Je me fonds peu à peu dans ces étendues infinies, où le silence est troublé par le hurlement des loups que j'entrevois furtivement, ou le bruit saccadé des sabots des antilopes du Tibet qui détalent à ma vue. Les journées sont harassantes à plus de 4 000 mètres d'altitude, parfois plus de 5 000 et les rencontres salutaires. Un cycliste chinois venu de Pékin pour défendre la cause tibétaine, un moine tout juste sorti de quinze années de prison, un cuisinier musulman fou de géographie, des ouvriers du sud de la Chine envoyés au Tibet pour construire une nouvelle route, quatre sœurs tibétaines aux sourires solaires, un acti-

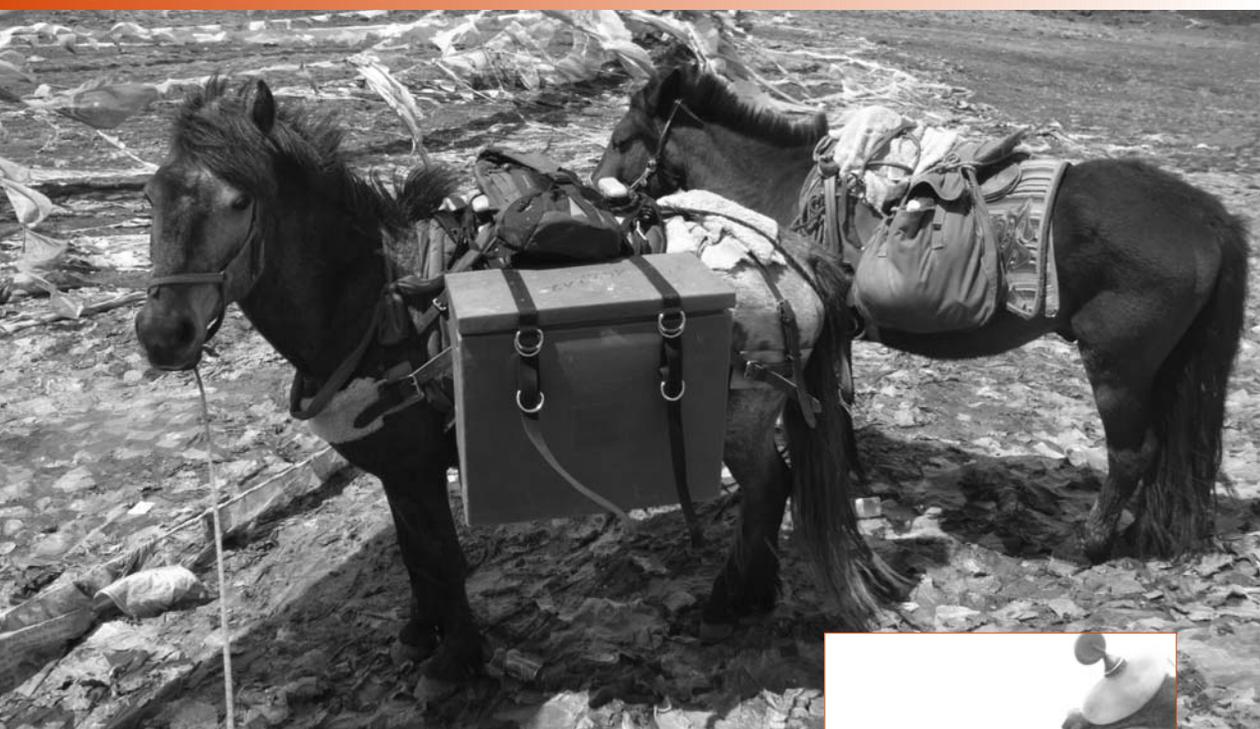
viste anti-chinois, autant de rencontres qui me permettent peu à peu de brosser un portrait contrasté de cette région peu fréquentée, de mesurer la complexité de la situation.

L'été arrive au fil des kilomètres et des chants mille fois entonnés pour me donner du courage, des immuables sachets de nouilles déshydratées et bols de thé au beurre rance avalés hâtivement le soir. Le temps court au gré des matins douloureux, le corps fourbu, et des hurlements de joie à la vue d'un village, tel un naufragé apercevant au loin une île. L'herbe verdit, pousse et les chevaux reprennent du ventre, ils hennissent désormais chaque matin lorsque je sors de ma tente, me manifestant une familiarité qui a été longue à gagner. Je vis telle une bergère, transhumant de camp nomade en camp nomade, dans cet univers peuplé de démons : celui des Tibétains aux sourires impeccables et à la fierté intimidante. Je suis alors arrivée au gré de ma marche chez les Goloks - où disparut Louis Liotard en 1940 -, un peuple de nomade dont les coiffes aux énormes perles jaunes et aux longues nattes noires, les joues dévorées par le vent et la haute stature, ne cessent de me fasciner.



Photos © C. Arnaud





### Un été vers le Sud

Je me décide à quitter mes chevaux dans la verdoyante vallée de Yushu, les confiant aux soins d'une jeune fille malade, et continue ma route en direction du sud de la Chine. Le temps m'est maintenant compté et c'est à pied et en bus que je continue ma descente. Je laisse le vaste plateau, désormais quadrillé par l'armée chinoise à l'aube des Jeux Olympiques, et me dirige vers la Chine tropicale. Nouilles pimentées, rencontres colorées des peuples Yi, Bai, Naxi, interminables marches dans les étouffantes forêts tropicales, de monas-



tère en monastère, m'offrent un tableau encore différent de la Chine. Les buffles ont remplacé les yacks et le beurre ne fond plus dans les tasses de thé.

Mes vêtements de montagne devenus inutiles, je les renvoie en France par la poste, ainsi que mon matériel de voyage, et c'est le dos allégé que je poursuis ma route. Je redescends vers la foule et la chaleur, non sans quelques convulsions stomacales et quelques larmes : rien ne me fera trembler d'émotion autant que les ciels tibétains d'après l'orage et mes petits chevaux me manquent. Lors des derniers jours de marche, je rencontre un vieux professeur de philosophie allemand en retraite dans un monastère du Sichuan. Nous partageons quelques jours de silence, et il me laisse partir en me glissant dans un souffle « N'oublie pas ce que tu as vu ». Il me laisse un sac plein de thé vert des montagnes et le roman initiatique d'Herman Hesse, *Siddhartha*.

En méditant les mots de cet énigmatique professeur, je quitte mes chaussures de marche, épuisées elles aussi par ces mois pénibles, et c'est les pieds à l'air libre que je rejoins ma dernière étape en bus. Tout le trajet durant je chante à tue-tête avec mes compagnons de route chinois, hilares. C'est à Hong Kong, perdue entre les buildings et les tours des banques, en plein Jeux Olympiques, que je tire ma révérence à la Chine.



Photos © C. Arnaud

Au bout de la route, j'ai une irrésistible envie d'avancer, d'être happée de nouveau par ce mouvement incessant ; ce désir toujours brûlant de voir, de sentir et de dire, et la nostalgie des vastes espaces du cœur de l'Asie.

par Clara ARNAUD

Lauréate des Bourses SPB de l'Avventure

<http://lachinecheminfaisant.blogspot.com>





## Sur le Zanskar gelé

**Au cours des neuf mois d'itinérance à travers le continent eurasiatique, Vidian et Armelle de La Brosse ont notamment traversé le massif du Zanskar, en Himalaya, empruntant le fleuve gelé du Tchaddar. C'est l'une des seules routes qui permet aux habitants du Zanskar, de sortir de leur isolement hivernal. Un chemin de glace fragile et instable parcouru avec Stanzin, un jeune guide local.**

Le feu crépite. Le thé salé frémit dans la gamelle. La glace lance un long déchirement dans l'obscurité qui nous entoure. Deux ombres évoluent dans la grotte. Ils marchent pliés en deux. Je ne serais pas surpris de voir un mammoth surgir de la nuit ! La marche sur le Tchaddar est le retour aux gestes primitifs. Nous venons d'arriver au bivouac et le liquide bouillant réanime déjà nos corps, doucement. Armelle a les mains tendues vers le feu, ses nattes gelées gouttant sur sa doudoune. Stanzin, notre ami et guide de 18 ans, a les traits tirés, les yeux perdus dans les flammes. Nous fonctionnons en trio, en équipe, sans porteur. Plissant les yeux pour lutter contre la fumée, nous sortons tous les ingrédients du dîner : végétaux secs, tomates sèches, farine, épices, oignons, ail et eau. De quoi se préparer la fameuse Thukpa, genre de nouilles ladakhies. Le

temps est clair, ça va pincer cette nuit ! Le ventre rempli, nous restons un long moment autour du feu. Un chant s'élève alors, celui de Stanzin contant les légendes du Tchaddar...

Marcher sur la glace ressemble un peu à une danse. Poser la godasse, partir en glissade contrôlée tout en plantant fermement le bâton dans la glace, décaler la hanche, forcer l'arrêt du premier pas et tirer l'autre jambe en avant ! Le soleil éclaire seulement le haut des gorges aux reflets ocre. Trois danseurs évoluent dans l'ombre.

### La glace est folle.

Elle perd la tête sur le Tchaddar. Elle s'amuse à prendre toutes les formes possibles et imaginables. Elle joue avec les humains qu'elle porte sur son dos, craque, se découpe, se laisse recouvrir d'eau, disparaît et réapparaît en quelques heures. De la glace pilée, ressemblant étrangement à de la lave, glaciale, coule lentement et inexorablement dans le gouffre que forme la glace bleue. Deviner la teneur de la glace devient vite un challenge : observer les zones d'ombre ou de transparence, les couleurs, la surface rugueuse ou lisse. Certains passages délicats nous obligent à grimper sur les flancs du canyon. C'est alors un défi de

concentration et de précision pour rester en équilibre sur les roches qui se délitent. Nous nous élevons parfois à plus de 15 mètres au-dessus d'un Tchaddar bouillonnant, sans aucune autre protection que notre vigilance. Ces sentes, usées par des décennies de marcheurs, font le mythe du Zanskar gelé.



Après six jours de marche, nous atteignons Pishu, le village de Stanzin. Nous sommes au Zanskar. Je me plie en quatre pour passer les portes et tombe nez à nez avec une vieille femme toute ridée et bossue. Voici Amaley, la fantastique maman de Stanzin. Un air de vieillarde mais un tonus incroyable. Elle n'arrête pas de nous parler dans sa langue, puis éclate d'un rire d'enfant formidable. Il faut imaginer une pièce de 4 mètres sur 5, un



Photos © Instinct Nomade



sol en terre battue, des murs de torchis, un plafond très bas et noir de suie et un poêle, le *chula*, que l'on bourre de bouses de yacks séchées et qui fume en permanence. La seule pièce chaude de la maison est donc baignée dans un brouillard acre, qui pique terriblement les yeux. Trois familles élargies se partagent le village. Une demi-douzaine de maison de terre, des bêtes qui picorent et des enfants qui jouent. Sur les toits plats sèchent de la paille et du bois, et des drapeaux à prières multicolores usés claquent au vent. Nous reprenons la route en sens inverse, et découvrons un autre Tchaddar, ne retrouvant pas les mêmes conditions.

Le terrible passage de Wama est le point « chaud » du Tchaddar. Un matin, une nébulosité poisseuse et un froid piquant nous accompagnent dans notre approche. A gauche, une belle congère bloque le passage. A droite, une bande de glace survit le long de la falaise abrupte. Ambiance tendue. Nous testons la glace progressivement. Soudain, je vois Stanzin basculer à l'eau, pousser des cris de terreur et tenter de s'agripper à la surface glissante. Le poids de son sac l'attire vers les abîmes lorsque je le saisis violemment et le rétablit sur la glace dure. Avec des yeux de panique, Stanzin me serre contre lui dans une accolade qui en dit long sur sa reconnaissance. Il nous avouera plus loin qu'un porteur est mort à cet endroit l'an dernier. Nous poussons les sacs devant nous et marchons à quatre pattes sur une lame de glace atteignant parfois moins de 50 cm de large. En tentant un

passage délicat, Armelle plonge dans l'eau jusqu'à la taille, réussissant finalement à se rétablir. Ouf, Wama nous laisse finalement passer ! Après une longue marche de 7 h ce jour-là, nous rallions enfin le refuge de Anamur, une vieille bâtisse salvatrice, dans lequel nous tentons en vain de décongeler.

Un soir, la grotte espérée est écroulée. Pas le choix, il faut monter la tente entre les rochers, en hauteur. Rapidement, le coin devient hostile, un vent puissant balaye le bivouac et peu de bois. La condensation commence déjà à transformer l'intérieur de la tente en igloo. C'est alors que Stanzin sort son cahier de français. Et voilà qu'un cours de français s'improvise autour d'un délicieux carré de chocolat et de notre flasque de calvados, notre ration de survie. Ambiance décalée et géniale.

### Une colonne de porteurs

Dans la brume qui monte de la glace, de petits hommes avancent vers nous. Ils font partie d'une vraie caravane : 8 touristes, 16 porteurs, 1 cuisinier, 2 guides. Ils viennent de Tilat Sum Do. Quelques palabres et nous repartons. Certains Zanskarpas portent sur leur dos plus de 40 kilos. Leur sac se résume à deux armatures de bois dans lesquels ils glissent les bagages. Deux sangles viennent serrer le tout et entailler les



épaules. D'autres traînent derrière eux des montagnes de barda sur un mini-traineau de bois. Le système est performant quand la glace est bonne mais devient exténuant lorsqu'il s'agit de grimper à flanc de falaise. Nous échangeons avec Stanzin les informations récoltées. Les nouvelles courent ainsi sur le Tchaddar. Une cliente anglaise a pleuré au dernier refuge car son guide ne l'attendait pas. Des Suisses ont un sac rempli de Toblerone !

Un projet de route court depuis des années et d'ici 8 ans, une route passera peut-être par la vallée... Et les locaux nous apprennent que la glace est de plus en plus mince d'années en années... Le Tchaddar est éphémère...

par Armelle et Vidian DE LA BROSSE

Lauréats des Bourses SPB de l'aventure

<http://instinctnomade.canalblog.com>



Photos © Instinct Nomade



### Tester le matériel local contre le froid

Nos bottes blanches en caoutchouc de l'armée indienne nous ont évité des engelures. Fonctionnant comme une combinaison néoprène, elles enferment le pied dans un milieu totalement imperméable. L'eau ne peut y rentrer, la transpiration ne peut en sortir. L'opposé du Gore Tex ! C'est donc dans une ambiance tropicale humide que nos pieds ont voyagé sur la glace du Tchaddar. Pour le reste, tester le matos « local » contre le froid consiste en réalité à revêtir un jean et quelques polaires et marcher vite. Les locaux sont incroyables, ils ont froid, c'est ainsi et cela le sera toujours, alors pourquoi faire sécher les affaires puisque demain sera pareil ! Un certain fatalisme les anime. Notre guide passera ainsi de longues heures devant le feu sans même penser à faire sécher ses chaussettes ou même décongeler ses frêles chaussures de cuir. Porter le long manteau traditionnel, la *goncha*, aurait pu être efficace, à condition de ne pas tomber à l'eau. Si Stanzin en avait porté une lors de sa chute, le poids de ce lourd manteau aurait pu l'emporter...

# Duo des cimes

*Une traversée de l'Himalaya intégralement à pied, pendant un an, à la rencontre des peuples montagnards.*

**En mai dernier, Alexandre et Astrid Bazaille ont débuté leur parcours par l'Himachal Pradesh, en Inde. De Dharamsala à Leh, le frère et la sœur, passionnés de montagne, ont pris leur rythme en se familiarisant avec l'Himalaya, mais aussi avec le « style » indien qui aura rempli d'anecdotes croustillantes les carnets de route des deux randonneurs.**

Après quelques ascensions sportives, à la conquête des « 6 000 », leur itinéraire les a menés vers des contrées plus sauvages. Malgré la mousson et ses pluies diluviennes, le duo a poursuivi sa route, à un rythme soutenu, s'enfonçant de plus en plus dans l'Inde profonde. Dans ces hautes montagnes, ils ont fait de belles rencontres et partagé le quotidien des villageois si démunis, et pourtant si accueillants.

Malheureusement, les importantes chutes de neige, suivies de l'arrivée du froid hivernal, ont créé de véritables barrières naturelles sur leur itinéraire.

Alexandre et Astrid ont dû contourner les sommets et cols d'altitude initialement prévus. Ce grand détour ne les a pas empêchés d'atteindre la frontière népalaise à Askot après cinq mois d'une randonnée à couper le souffle. Munis de leur visa népalais, ils ont repris la marche, cap à l'Est.

À plusieurs reprises, le duo s'est trouvé dans l'impossibilité de poursuivre. La neige, les sentiers qui s'évanouissent dans la montagne. L'absence de renseignements cohérents les obligent à modifier de nouveau leur trajet. Ils rejoignent finalement Jumla par Dipayal et avancent aujourd'hui à un rythme marathonien qui devrait les mener à Pokhara pour Noël. Le duo projette une arrivée dans le Sikkim indien en mars. Astrid et Alexandre ont donc encore quelques centaines de kilomètres à parcourir, quelques cols à franchir... mais surtout de nouvelles rencontres à provoquer, de merveilleux paysages à découvrir et des retrouvailles familiales au sommet pour un Noël inoubliable !



Photo © Duo des cimes

*Alexandre et Astrid BAZAILLE*

*Lauréats des Bourses SPB de l'aventure*

# Ecolo mules

*Voyager pendant six mois, de la France jusqu'en Roumanie, avec quatre mules.*

**En quittant notre commune de Miglos (en Ariège), le 12 mai dernier, nous avions la tête pleine de rêves, de détermination et quelques inquiétudes aussi. Mais nous ne nous doutions pas à quel point ce voyage serait riche et merveilleux et l'aventure espérée si réelle.**

Alex (30 ans, éleveur d'équidés) et moi, Edith (27 ans, monitrice d'équitation), nous avons parcouru environ 3 000 km, traversé 6 pays dont 5 d'Europe (France, Suisse, Allemagne, Autriche, Hongrie, Roumanie) et nous avons atteint notre objectif la Roumanie le 22 octobre dernier. Notre équipage était constitué de 4 mules (2 montées et 2 battées pour transporter les bagages) et notre chienne border colley Xzéna.

L'aventure fut merveilleuse. Les mules, si jeunes et inexperimentées, ont prouvé leur adresse sur les sentiers difficiles, leur sang froid lors des traversées des grandes agglomérations et leur résistance tout au long du voyage. Chaque pays traversé a offert des paysages magnifiques et variés : des hauts som-

rets d'Autriche et de Suisse, aux immenses plaines de Hongrie, jusqu'aux somptueuses vallées des Monts Apuseni en Roumanie. Chaque jour nous découvrons au rythme des mules la beauté et la diversité naturelle de notre continent européen. Mais se fut surtout une aventure humaine inoubliable... Une vraie leçon de vie.

Les mots « hospitalité » et « générosité » ont réellement eu un sens tout au long de notre parcours avec la découverte des traditions, la convivialité ou l'apprentissage des langues. Chaque pays nous a agréablement surpris et de nombreux

liens se sont tissés. Ça n'a pourtant pas été toujours facile et la lecture de notre journal de bord nous rappelle la fatigue, les obstacles et les moments de doutes ou même de peur. Mais finalement, il ne demeure en nous que le meilleur, des souvenirs et des images plein la tête et une seule envie : repartir un jour ! Merci encore à tous ceux qui ont participé à la réussite de cette aventure.

*par Edith ZENOU et Alexandre CHABOT*

*Lauréats des Bourses SPB de l'aventure*

<http://ecolomules.over-blog.com>



Photo © Ecolo mules

# À portée de mains

Il est 8 h 30 ce lundi matin dans une cour froide de récréation d'une école de Seine et Marne. Les enfants sont tous en rang, sagement emmitoufflés. Ils s'amuse de la fumée qu'ils envoient en parlant.

« Oh ! Les revoilà, regarde c'est Joséphine et Servane ! » Nous montons tous ensemble en classe, direction les chaleurs tropicales des 13 pays que nous avons traversé cette année. Les questions fusent : « Comment vous avez fait pour parler avec les enfants ? » « C'est vrai qu'il y a certains enfants qui doivent marcher une heure pour aller à l'école ? » « Il paraît qu'il n'y a pas de cantine dans certains pays ? » « Sur le site, on a vu qu'ils avaient cours que le matin ou que l'après midi, ils ont de la chance ! »

Voilà notre quotidien depuis quelques semaines : écouter avec émotion les réactions des quelques 1 300 enfants français qui ont suivi le projet « A Portée de Mains » pendant l'année scolaire 2007-2008. Répondre à leurs questions, leur faire partager nos découvertes, les sensibiliser sur les autres cultures, les autres réalités, leur faire prendre conscience de la chance qu'ils ont de pouvoir aller à l'école, d'apprendre plus que seulement lire, écrire et compter. C'était notre objectif pendant 10 mois : faire découvrir aux enfants français la vie quotidienne des enfants du monde. Nous sommes parties d'abord vers l'Afrique de l'Est, puis l'Asie du Sud-Est, l'Océanie et enfin l'Amérique Centrale pour visiter des écoles dans 13 pays du monde, com-

prendre le fonctionnement du système scolaire, partager des différences culturelles, rencontrer l'autre par la chanson, le dessin, le jeu, le sourire. Les enfants suivaient le périple sur notre site internet, ils nous posaient des questions sur le forum, ils écoutaient les chansons que nous mettions en ligne, les recettes, ils pouvaient regarder les photos, les vidéos et surtout lire les quidkids (portraits d'enfants).

Comme nous voulions faire partager notre expérience avec le plus grand nombre nous avons également des chroniques régulières dans *le Petit Quotidien* ainsi que dans l'émission *Carnets du Monde* sur Europe 1. Ces rendez-vous professionnels nous ont obligées à prendre un recul permanent sur ce que nous découvrons, sur ce que nous souhaitons transmettre aux auditeurs et lecteurs. Notre second tour du monde était bien plus structuré que le premier. Avantage également de repartir toutes les deux, nous connaissions nos forces et nos faiblesses. Plus sereines que la première fois, nous étions plus ouvertes aux rencontres. Cela nous a permis à l'une et l'autre de vivre la plus belle année de notre vie ! Nous avons profité de chaque minute de nos 10 mois, nous nous sommes épanouies dans la découverte, dans la transmission et nous continuons aujourd'hui à vibrer lorsque tous les yeux des enfants français s'ouvrent en grand devant les acrobaties des enfants cubains, les *piñatas* du Nicaragua, les pirogues scolaires du Vanuatu, la danse du lion en Malaisie, les classes sans fenêtres du



Photo © APDM

Kenya, l'élection de la reine de l'école au Mexique...

Nous voulons continuer à faire partager nos découvertes, nous faisons des interventions dans des écoles qui ne nous ont pas suivies cette année. Nous préparons aussi un livre chez Gallimard Jeunesse, un documentaire, une exposition photos et des conférences itinérantes. Pour suivre, vous aussi, l'actualité de l'association À Portée de Mains, n'hésitez pas à vous inscrire à la newsletter sur notre site internet.

par Joséphine FLÉ  
et Servane DE TROGGOFF

[aporteedemains@gmail.com](mailto:aporteedemains@gmail.com)

[www.aporteedemains.com](http://www.aporteedemains.com)

Toujours disponible à la vente : *Un Tour du Monde des Écoliers*, Romain Pages Editions (19,5 €) retrace les 18 premiers pays que nous avons visité en 2003-2004.

## AVENTURE

## Bulletin d'abonnement

à retourner à : la Guilde - 11 rue de Vaugirard - 75006 Paris

(règlement par chèque à l'ordre de la Guilde européenne du raid)

Nom ..... Prénom .....  
Adresse .....  
Code Postal ..... Ville .....  
Tél. .... E-mail .....

S'abonne à la revue *Aventure* (6 numéros)  19 euros (tarif normal)  
 14 euros (tarif adhérent)  
 23 euros (tarif étranger)

Joint son règlement de ..... euros à l'ordre de la Guilde.

Date : .....

La Guilde européenne du raid - 11 rue de Vaugirard 75006 Paris - Tél. : 01 43 26 97 52 - [aventure@la-guilde.org](mailto:aventure@la-guilde.org) - [www.la-guilde.org](http://www.la-guilde.org)



## PARTENAIRE DE L'AVENTURE

**En 2009,  
postulez aux Bourses SPB de l'Aventure,  
pour jeunes de tous âges !**

Depuis 10 ans, SPB est un partenaire privilégié du monde de l'aventure : soutien financier d'expéditions, dotation du Trophée Peter Bird/SPB remis chaque année à un (des) aventurier(s) incarnant la persévérance, accompagnement du Festival du Film d'Aventure de Dijon et de la Guilde européenne du Raid.

Avec les Bourses SPB de l'Aventure, SPB souhaite encourager l'enthousiasme, l'initiative et la persévérance, trois des valeurs qui accompagnent son développement.



Les détails pour postuler (avant le 31/03/09) sont disponibles sur [www.la-guilde.org](http://www.la-guilde.org) et [www.spb.eu](http://www.spb.eu)





Et pourquoi pas VOUS ?

18-35 ans,  
cet été, partez avec les Missions de la Guilde  
découvrir le monde à travers une aventure solidaire !



<http://missions.la-guilde.org>

Contact : [missions@la-guilde.org](mailto:missions@la-guilde.org) / 01.43.26.97.52